

T. TRILBY

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure



BeQ

T. Trilby

**Casse-Cou ou la
miraculeuse aventure**

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 372 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Vacances et liberté

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

La princesse héritière

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

Édition de référence :
Flammarion Jeunesse.

À Paris, près de la basilique de Montmartre, dans une étroite rue, à pente rapide conduisant au sanctuaire, ont été construites, il y a bien longtemps, des maisons de cinq à six étages, maisons autrefois blanches, mais actuellement revêtues d'une poussière noirâtre dont les propriétaires ne s'occupent guère.

À l'extrémité de la rue, dans une maison aussi sale que les autres, habitent au sixième étage M^{me} Veuve Renard et son fils Pierre, surnommé Casse-Cou, tant il est imprudent.

Ce gamin de dix ans ne descend les escaliers qu'à cheval sur la rampe, monte les marches deux par deux en bonds successifs, et enfin a fabriqué ce qu'il appelle son auto : une caisse de bois mise sur quatre roues prises dans une poubelle à un vieux balai mécanique, et avec cette voiture peu confortable, invite les filles et les garçons du quartier à descendre à toute vitesse la rue où les

vraies automobiles circulent rarement.

M^{me} Renard a perdu son mari alors que Pierre avait trois ans, aussi travaille-t-elle chaque soir de longues heures pour élever son enfant, qu'elle chérit doublement, car il lui rappelle le mari qu'elle a beaucoup aimé, mort dans un accident d'avion, fabriqué par lui, qu'il avait voulu diriger sans brevet.

Il aimait avant tout l'aventure, ne pouvait vivre, disait-il, tranquillement comme tout le monde. Son fils lui ressemble, ce qui donne à sa mère les plus grandes inquiétudes.

À l'école, Pierre donne toute satisfaction, et enfant de chœur à la basilique, les prêtres apprécient son exactitude et sa politesse.

Malheureusement quand les devoirs sont finis et les leçons apprises, maman pas encore rentrée, libéré de ses obligations d'écolier Pierre s'en va dans la rue jouer avec ses camarades, inventant les jeux les plus dangereux.

« Son » auto est pour sa mère un grand souci, elle a toujours peur que les enfants emmenés par

son fils basculent de la caisse et soient blessés, ainsi que lui-même. Le seul frein du véhicule est le pied du conducteur, il peut rencontrer une voiture, tomber et se faire écraser.

Plusieurs fois elle a essayé de dire ses craintes à Casse-Cou, mais il répond toujours très gentiment :

– Ne t’inquiète pas, ma petite maman, la basilique est au-dessus de nous, elle protège son enfant de chœur, j’en suis certain. Quand j’ai envie de faire une grosse bêtise, je n’ai qu’à regarder de son côté et immédiatement, au galop, la raison revient et je suis de nouveau le petit garçon tranquille et sage comme tu le désires. Je voudrais ne jamais te faire de peine, tu en as assez déjà avec toutes les bonnes femmes chez qui tu vas pour nettoyer ce qu’elles n’ont pas le courage de faire. Ton fils ne veut te donner que de la joie, le bon Dieu m’aidera.

Deux baisers terminent généralement cette conversation et Casse-Cou va retrouver dans la rue les camarades qui l’attendent, car il est l’organisateur de tous les jeux.

Un après-midi de décembre où le pavé est particulièrement glissant, n'ayant pas de devoirs à faire pour l'école, Casse-Cou vient rejoindre dans la rue ses amis, filles et garçons, qui n'ont pas encore choisi le jeu qui les occupera.

Chez un marchand de charbon l'automobile est au garage. Maman n'en veut pas dans la petite chambre qu'elle occupe avec Casse-Cou. Chaque jour, monter les six étages avec la voiture pour la redescendre le lendemain ce ne serait pas pratique, et puis, c'est beaucoup plus « reluisant » de dire aux copains : « Je vais au garage chercher l'auto. »

Et cet après-midi de décembre, malgré le pavé gras, Casse-Cou prévient ses camarades qu'il va au garage et qu'ils l'attendent dans la rue.

En voyant entrer dans la boutique sombre ce gamin dont les cheveux blonds, bouclés dans tous les sens, semblent dorés par le soleil, le Père Charles, charbonnier de Montmartre, sourit à ce visage que des yeux bleus comme un beau ciel d'été, des yeux qui rient toujours, éclairent.

– Bonjour, mon Casse-Cou, dit-il, que veux-

tu ?

– Bonjour, Père Charles, je viens chercher la carriole.

– Et tu ne commandes pas de charbon, j’ai idée que vous ne devez pas en avoir beaucoup là-haut ?

– C’est exact, Père Charles, mais il y deux clientes qui ont oublié de payer maman, alors on ne peut pas donner une commande.

– Mais si, Casse-Cou, tu peux en faire une, répond le Père Charles de mauvaise humeur, ta maman paiera quand elle pourra, je peux attendre, et au moment de Noël, faut pas avoir froid. Je vous monterai une commande ce soir.

Les mains dans ses poches de pantalon, Casse-Cou avec enthousiasme s’écrie :

– Vous êtes un chic type, Père Charles, et je vais vous avouer qu’hier soir on avait si froid qu’on s’est couché pour dîner, on n’aurait pas pu manger tant on grelottait.

– Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ?

– Maman et moi on est fiers et les dettes font

peur à maman. Alors je n'ose lui désobéir, mais ce matin, en servant la messe à la basilique, j'ai parlé au bon Dieu du froid que nous avons eu. J'avais demandé qu'il nous envoie du charbon, comme d'habitude. Il m'a exaucé. Ah ! si nous n'avions pas la basilique, on serait bien malheureux !

Le Père Charles a sorti de sa poche un grand mouchoir à carreaux rouges et blancs et il essuie son front, comme si la sueur l'avait envahi, mais le mouchoir descend jusqu'à ses yeux, car ce gamin les rend facilement humides.

– Prend la carriole, dit-il, j'ai encore du boulot à faire. Ce soir, à six heures, je monterai chez toi et tu allumeras du feu. Comme ça, quand ta mère rentrera, elle aura chaud.

– C'est entendu, répond Casse-Cou, et je peux crier : Vive le Père Charles !

– File, gamin, va t'amuser et ne te casse pas la tête.

– Soyez tranquille, Père Charles, elle est solide !

Bien content, Casse-Cou gagne la rue où il est attendu, et des cris de joie saluent son apparition.

Dès que la voiture est rangée près du trottoir, filles et garçons l'entourent, mais une gamine blonde, toute menue, qui doit avoir cinq ou six ans, arrive près du propriétaire et lui dit d'une voix douce, pleine de tendresse :

– Bonjour, mon grand Casse-Cou, c'est mon tour aujourd'hui, il y a huit jours que je l'attends. J'ai le numéro quinze.

Casse-Cou regarde cette poupée blonde, si fragile, pour laquelle il a une prédilection. Attrapant sa petite main il lui répond :

– Viens, Marie-Noëlle, tu passeras la première. Pendant les huit jours tu n'as rien réclamé, ça ne m'étonne pas, tu es un chou de fille !

Un chou de fille ! Cette expression fait rire toute la bande.

Marie-Noëlle est installée, bien calée avec de vieux journaux qui remplacent les coussins et la grosse Amélie qui a le numéro seize vient la

rejoindre.

Les filles, souriantes, sont heureuses et attendent avec impatience le départ. Casse-Cou monte derrière elles. Le volant que tient le chauffeur est un long manche à balai qui par un trou pratiqué dans le plancher arrive à diriger les roues. Casse-Cou, un sifflet entre les lèvres, indique le départ et invite les rares passants à se mettre sur le trottoir refuge. La rue appartient aux automobiles qui n'ont plus le droit de se servir d'une corne.

Deux garçons poussent la voiture du chef qui, arrivée à la pente assez raide, prend rapidement une très grande vitesse.

Les deux filles sont ravies, c'est la première fois qu'elles montent dans l'auto de Casse-Cou et c'est une magnifique promenade.

Pendant que la voiture en cahotant sur les pavés descend, une dame assez âgée, marchant difficilement, s'appuyant sur une canne, monte lentement sur le trottoir de droite vers la basilique. Apercevant la voiture chargée, elle s'arrête pour regarder les enfants et écouter les

rires qui s'envolent. Elle juge ces voyageurs bien imprudents, mais elle est indulgente. Ils sont jeunes, il faut bien qu'ils s'amuse, et à peine a-t-elle eu cette pensée que la voiture, patinant sur le pavé gras, se dirige tel un bolide, vers elle.

Le chauffeur fait tout ce qu'il peut, mais le manche à balai ne lui obéit plus et son pied n'arrive pas à freiner cette étrange automobile qui vient se jeter dans les jambes de la vieille dame. Elle trébuche et tombe par terre.

L'auto est enfin arrêtée, le corps de la dame a servi de barrage.

Terrorisées, les filles n'osent bouger et Casse-Cou, désespéré, se met à genoux près de celle qu'il a renversée. Il est malheureux, très malheureux et essaie de l'interroger. Il parle d'une voix rauque qui dit son émoi :

– La dame, avez-vous beaucoup mal ? C'est de la faute du pavé, j'ai dérapé, l'auto n'obéissait plus. Voulez-vous essayer de vous relever ? J'appelle les copains et on vous met debout. Vous n'avez rien de cassé j'espère ? Et la dame qui n'a pas perdu connaissance ouvre les yeux et aperçoit

la gentille figure penchée sur elle, toute crispée par l'inquiétude. Encore étourdie par la chute, elle répond :

– Aidez-moi à m'asseoir, je crois bien avoir une jambe cassée.

Et comme les yeux de Casse-Cou s'emplissent de larmes elle ajoute :

– Elle n'était pas très solide.

La bande a vu l'accident et tous descendent rapidement pour porter secours au chef qui doit être dans le « pétrin ». Ils entourent la vieille dame. Elle regarde les enfants, et s'adressant à Casse-Cou lui dit :

– Je voudrais que l'un de vous descende jusqu'au bas de la rue, il verra une voiture noire, un chauffeur la garde. Il faudra lui apprendre que M^{me} Durnal vient de tomber et qu'elle craint d'avoir la jambe cassée. Il devra téléphoner à un poste d'ambulance afin qu'on vienne me chercher pour me transporter dans une clinique.

Elle ajoute en voyant les visages attristés qui l'entourent :

– Ce ne sera rien, cette jambe-là a déjà été abîmée pendant la guerre.

Au plus grand des garçons, un débrouillard, Casse-Cou commande :

– Tu as compris : la voiture noire, le chauffeur, rapidité, cent à l’heure.

Le jeune garçon s’en va en courant aussi vite qu’il le peut, tant il désire porter secours à celle que le chef a un peu abîmée.

Soutenue par les bras de Casse-Cou, la vieille dame grelotte :

– J’ai froid, dit-elle, le pavé est bien mouillé.

Immédiatement, garçons et filles, enlèvent paletots et vestes et les posent sur les épaules, sur les jambes de la blessée qui les voyant tous en chemises ou en chandails s’écrie :

– Vous allez prendre froid, j’ai un paletot de fourrure, je vais me réchauffer.

Garçons et filles protestent et s’aperçoivent que la dame a un magnifique manteau d’astrakan, les filles s’y connaissent.

En courant comme un fou, Jean, l'envoyé de Casse-Cou, remonte tout haletant et apprend à la blessée et aux camarades :

– Trouvé voiture, chauffeur, l'ambulance arrive, mais les « flics » aussi...

Bien qu'il maintienne toujours la dame, Casse-Cou relève la tête et répond :

– Je vais les recevoir, c'est moi qui ai fait la bêtise, je leur dirai la vérité. S'ils m'emmènent au commissariat, faudra prévenir maman.

Les « flics » ! Ce mot n'avait rien dit à M^{me} Durnal, mais le commissariat lui fait comprendre qu'à cause de son accident les enfants vont être ennuyés.

Douce, mais autoritaire, sa voix s'élève :

– Vous, Casse-Cou, comme vos camarades vous appellent, vous vous taisez ; c'est moi qui suis blessée, c'est moi qui expliquerai l'accident. J'étais tombée avant que votre voiture n'arrive, vous vous en êtes aperçu et vous êtes venu me porter secours. La police n'a pas à s'occuper de vous ni de moi.

Casse-Cou comprend ce que la dame veut faire ; il ne sait comment la remercier, il bafouille :

– C’est bien, trop bien, merci, madame.

Et ne trouvant pas autre chose à dire, il ajoute :

– Est-ce que je peux vous embrasser, je ne sais pas remercier autrement ?

– Embrassez, répond M^{me} Durnal souriante.

Et Casse-Cou met un baiser sur la joue un peu fanée et trouve qu’elle sent rudement bon !

Sortie de la voiture, Marie-Noëlle, toute contente de se rendre compte que Casse-Cou n’aura pas d’ennui – elle l’aime beaucoup – pose un baiser sur une des mains de la vieille dame.

Jean, content, s’écrie :

– Vous, la dame, vous êtes un chic type !

Et gosses et filles répètent :

– Oui, un chic type, un très chic type !

Les « flics » arrivent ; un gros et un très jeune qui doit faire son apprentissage. En voyant la dame par terre, la voiture et les enfants, le jeune

agent s'écrie :

– Ce sont ces sales gamins qui, avec leur carriole, vous ont jetée par terre ? Je vais faire un rapport qui les empêchera de recommencer !

Et d'une voix fatiguée mais qui s'impose, M^{me} Durnal intervient :

– Voulez-vous m'écouter, monsieur l'agent ? Je montais vers la basilique, le trottoir est très gras, ma canne a glissé, je n'avais plus d'appui, je suis tombée et ces gentils enfants sont venus me porter secours.

Et comme l'ambulance arrive, elle ajoute :

– On va m'emmener, le chauffeur de ma voiture vous donnera les renseignements que vous voudrez ; mais, dans votre rapport, n'oubliez pas d'inscrire ma déposition.

Tous se précipitent ; deux infirmiers descendent de l'ambulance un brancard et, avec douceur, sans lui faire mal, installent la blessée. Le brancard est glissé dans l'ambulance. Avant de fermer la porte, se tournant vers le groupe d'enfants, un infirmier demande :

– Un de vous désire-t-il accompagner cette dame ?

Et Casse-Cou, le responsable, se précipite :

– Si c’est permis, j’y vais.

Et s’adressant à ses camarades il leur dit :

– Prévenez le Père Charles, donnez-lui les clés, il doit monter du charbon ce soir. Quand il aura fini il les mettra sous le paillason. L’auto, au garage.

Rapidement, Casse-Cou grimpe dans l’ambulance et s’assied près de la dame qui lui demande :

– Votre maman ne va pas s’inquiéter ? C’est bien gentil de venir avec moi.

– Maman ne rentre qu’à huit heures, elle fait des ménages pour les dames du quartier, c’est ce qui lui rapporte le plus. C’était trop triste de vous laisser partir toute seule. J’ai beaucoup de chagrin de vous avoir cassée. Je suis content de vous l’apprendre et de vous demander pardon. Maman m’a toujours dit qu’avec mon auto un jour je démolirais un passant. C’est fait, et je crois bien

que je ne me servirai plus de l'auto, j'aurais trop peur d'un autre accident. Les camarades ne seront pas contents, c'était si épatant de descendre en pleine vitesse, on ne craignait pas les flics : il n'y en a jamais dans la rue, il a fallu l'accident pour qu'ils viennent. Mais je vous promets que je ne recommencerai plus.

– C'est très bien. Il faut penser que l'un de vos camarades pourrait tomber et que vous auriez beaucoup d'ennuis.

– Oui, répond Casse-Cou, pour nous ce serait l'hôpital et de l'argent à donner et maman n'en a pas beaucoup. Ainsi depuis deux jours on était sans feu parce qu'une dame a oublié de payer maman. Le Père Charles, le charbonnier, va nous en monter ce soir ; à crédit, comme il dit. Maman n'aime pas ça, mais on ne pouvait plus tenir. On habite sous le toit, alors c'est pas chaud l'hiver, mais on étouffe l'été. Moi, je ne reste pas, je vais en colonie de vacances avec M. l'abbé Jean. Je suis enfant de chœur de la basilique, alors, ça ne coûte rien à maman. Mais elle reste là pour se reposer un peu, ses clientes sont parties et, quand

elle a trop chaud, elle s'installe dans les jardins autour de la basilique. Elle dit comme ça qu'elle est aussi bien que moi qui suis dans un chalet au bord de la mer. J'aimerais l'emmener, mais M. l'abbé dit que c'est impossible. Pendant les vacances, je m'amuse beaucoup, mais je m'amuserais mieux si maman était là.

– Je vous comprends, dit M^{me} Durnal, mais quand vous serez grand et que vous travaillerez à votre tour, il faudra prendre de vraies vacances avec votre maman.

– Je sais bien, répond tristement Casse-Cou, mais je n'ai que dix ans, ce sera long pour maman.

– Vous ne le savez pas, il faut toujours espérer, le bon Dieu est là.

– Ça, je sais. Quand je sers la messe je Lui parle toujours de mes ennuis et Il les arrange.

– Et peut-être pour les vacances prochaines Il vous écouterà.

Et Casse-Cou conclut :

– Je suis toujours à la basilique pour servir la

messe de sept heures, avant l'école, je Lui en parlerai demain.

M^{me} Durnal se tait et Casse-Cou l'imité. Dans l'esprit de la vieille dame s'installe le projet de réunir cet été la mère et l'enfant. Elle a une grande propriété dans les environs de La Rochelle où un pavillon est consacré chaque année à une colonie de vacances des enfants de sa paroisse. Casse-Cou et sa mère pourront y venir ; la maman, en travaillant un peu, se reposerait.

Tout en allant à la clinique, elle ne pense pas à sa jambe cassée qui va l'immobiliser pendant de longs jours, mais au petit bonhomme assis près d'elle qui lui semble avoir une âme claire, une de ces âmes d'enfant qu'elle, aime à rencontrer.

L'ambulance s'arrête devant une grande maison blanche et Casse-Cou s'écrie :

–Voilà votre hôpital, il est tout plein « rupin » !

Et inquiet – il ne faut pas se fier aux apparences – il ajoute :

– Vous y serez bien soignée, j'espère ?

– Je le connais, j’y serai confortablement. Tu vas venir avec moi dans ma chambre, tu me donneras mon sac que tu as eu la gentillesse de ramasser et ma canne. Dimanche prochain, tu m’amèneras ta maman à la clinique dont tu prendras l’adresse en demandant à la caisse une carte. Il y a un métro tout près.

L’ambulance à peine arrivée, les infirmiers prennent le brancard que Casse-Cou suit en portant la canne et le sac de la blessée.

Au rez-de-chaussée, une chambre est prête à recevoir M^{me} Durnal ; une dame blanche – ça doit être une infirmière, pense Casse-Cou – est là.

Le jeune garçon dont la mise est négligée et les cheveux en désordre ne doit pas plaire à la dame blanche ; elle s’approche de Casse-Cou et lui dit :

– Donnez-moi les affaires de M^{me} Durnal et allez-vous-en. Vous n’êtes pas un parent, je pense ?

– Non, répond Casse-Cou, je suis son ami, ça vaut quelquefois mieux.

Et comme elle tend les mains pour recevoir ce qu'elle a demandé, Casse-Cou reprend :

– Minute ! Quand la dame sera couchée je le lui remettrai. Je vais aller dans le couloir où j'attendrai ses ordres. Voilà comment on est à Montmartre, j'en arrive tout droit. Je m'appelle Casse-Cou ; enfant de chœur à la basilique. Ça, c'est un titre !

Furieuse, l'infirmière pousse le jeune garçon hors de la chambre et ferme la porte.

Dans le couloir, Casse-Cou réfléchit. L'infirmière ne lui plaît pas, on dirait à Montmartre que c'est une « chichiteuse ». Mais elle doit être « calée », sans ça elle ne serait pas dans cette clinique.

Un monsieur habillé de blanc entre dans la chambre ; un docteur, pense Casse-Cou, je l'interrogerai quand il sortira. Il veut qu'on lui dise l'état de « sa blessée ». C'est lui qui a fait le mal, cela lui donne des droits. Avant d'entrer dans la chambre, le docteur regarde ce gamin qui tient canne et sac comme s'il portait un encensoir. La tête ébouriffée, le chandail sorti de

la ceinture et qu'il n'a pas remis en place, il vient de vivre une aventure, tout amuse le docteur. Que fait ce gamin de Paris, ce Poulbot dans un couloir de clinique ? La main sur le bouton de la porte, il l'interroge : – Qu'est-ce que tu attends, mon bonhomme ?

Et Casse-Cou, nullement intimidé – il est enfant de-chœur à la basilique et voit souvent de la « royauté » de l'Église – répond très simplement :

– Que vous ayiez vu mon « accidentée » et que vous me disiez si elle est très abîmée !

Et le docteur demande :

– C'est une de tes parentes ?

– Non, c'est une amie, on s'est embrassé tout à l'heure dans la rue qui mène à la basilique, alors ça ne s'oublie pas. Allez la voir, je vous attends !

Stupéfait, le docteur entre dans la chambre et Casse-Cou continue à marcher de long en large sans s'occuper des gens qui passent et des infirmières qui le regardent très curieusement. Casse-Cou en a assez d'être examiné. À

Montmartre, on est moins indiscret. Enfin le docteur ressort et, retrouvant le gamin lui dit :

– Voilà, j’ai examiné la blessée, je crois que ce n’est pas très grave, une fêlure peut-être, on va faire une radiographie tout de suite.

Et craignant que l’enfant ne comprenne pas il ajoute :

– Une photographie du membre blessé.

– Une radio, je connais. À l’école on m’en fait une tous les ans, rapport à mes poumons qui, paraît-il, sont délicats. Est-ce que je peux entrer, je voudrais bien remettre ses affaires à la dame ?

– Certainement, elle te réclame.

Souriant, les nouvelles sont bonnes, Casse-Cou s’écrie :

– Merci, vous êtes un gentil docteur, si je me cassais j’aimerais bien être soigné par vous ! Mais maman et moi, quand on est malade, on va à l’hôpital ; cette clinique, c’est pas pour nous.

– Mais, gamin, j’y suis tous les matins à l’hôpital. Si tu te casses, souviens-toi : Dr Malave, l’hôpital de la Pitié.

– Merci, je n’oublierai pas.

– Comment t’appelles-tu ?

– Casse-Cou, et je dois vous avouer que c’est moi qui l’ai un peu cassée, la dame, seulement elle ne veut pas que je le dise.

– En quoi faisant l’as-tu cassée ?

– J’ai une auto, pas une belle, bien sûr, on l’a fabriquée nous-mêmes, une vieille caisse en bois, quatre roues venant d’un balai mécanique dénichées dans une poubelle et comme volant un manche à balai qui n’obéit pas toujours, surtout quand le pavé est gras. L’auto a patiné et a renversé la vieille dame. Comme frein, c’est mon pied, mais la voiture était emballée, la descente est raide, et elle a été sur le trottoir où était la dame et, d’un coup, elle est tombée. J’en ai eu les cheveux mouillés. Je ne savais que faire, mais la blessée avait heureusement conservé toute sa tête. Son chauffeur et sa voiture étaient en bas, vite l’ambulance, elle a tout réclamé et a voulu venir ici. Ça c’est la vérité, mais faut pas lui en parler. Elle raconte qu’elle est tombée et que je lui ai porté secours, c’est vrai, sans être vrai, vous

comprenez ?

– Très bien. Va vite voir la blessée et ne te sers plus de « ton auto ».

Et Casse-Cou en toquant à la porte de la chambre répond :

– Vous pouvez en être sûr, et au revoir, peut-être un jour à votre hôpital si, comme dit maman, je me casse le cou.

Dans la chambre le petit garçon est un peu ému, M^{me} Durnal est dans un lit tout blanc, la chambre est blanche et l’infirmière est de la même couleur.

Ça vous gêne côté cœur, pense-t-il, quand on sait que c’est de votre faute si la vieille dame bien gentille est là.

Maladroit, tendant vers la blessée canne et sac, il dit :

– Voici, madame, vos ustensiles et maintenant que vous êtes là en sûreté, j’ai causé avec le toubib, je vais m’en aller, mais je reviendrai vous voir, comme convenu dimanche avec maman, elle ne travaille pas ce jour-là.

Prenant son sac et tendant à l'infirmière la canne, M^{me} Durnal dit en s'efforçant de sourire à ce gamin qu'elle trouve amusant et pour lequel elle ressent une grande sympathie :

– Écoute-moi, Casse-Cou. Devant la clinique il y a une automobile noire qui ne ressemble pas à la tienne. Le chauffeur t'attend, il va te conduire à Montmartre, car par le métro il faudrait que tu changes de ligne et tu pourrais t'égarer. Et puis, ajoute-t-elle avec un peu d'embarras, je voudrais te donner un petit souvenir de cet accident. Je n'ai ici que de l'argent, tu achèteras quelque chose pour toi et ta maman.

Casse-Cou, en voyant le billet tendu vers lui devient très rouge et recule de quelques pas.

– Ah ! non, madame, ça ne va pas ! Je vous ai fait du mal et vous voulez me donner de l'argent ! C'est pas possible. Mon papa était aviateur et moi je suis enfant de chœur à la basilique. Alors vous comprenez que nous, maman et moi, on a sa fierté. Quand je serai grand et que je travaillerai, c'est moi qui vous offrirai des fleurs pour que vous me pardonniez l'accident. Au revoir,

madame, on viendra dimanche. Au revoir, la demoiselle blanche, soignez bien la blessée.

Et avant que M^{me} Durnal puisse dire un mot, Casse-Cou disparaît.

Lentement la vieille dame remet le billet dans son sac et demande à l'infirmière de s'assurer que ce gamin qui ne doit pas avoir d'argent sur lui, prenne bien sa voiture qui l'attend pour le ramener à Montmartre. Et la demoiselle blanche quitte la chambre en disant :

– Soyez tranquille, je vais aller m'assurer qu'il vous a obéi. C'est un vrai gamin de Paris, ce petit-là.

Un peu contrarié, le billet était tentant, mais il a été humilié, Casse-Cou descend raisonnablement l'escalier en se demandant comment il va revenir à Montmartre. Il ne connaît pas ce quartier et il n'a pas un sou sur lui. Maman ne lui donne jamais d'argent parce qu'il le perd facilement.

Sur le boulevard, devant la clinique, la grande voiture est là et le chauffeur qui a reçu des ordres,

crie au gamin :

– Viens à côté de moi, madame m’a dit de te ramener à Montmartre.

Et Casse-Cou, devant la belle voiture, hésite. Il n’est jamais monté dans une voiture pareille ; une fois en taxi avec une amie de maman qui les a emmenés tous les deux au cimetière où son père est enterré. Un petit cimetière bien gentil dans un village où l’aviateur est tombé, qui ne ressemble en rien à celui de Montmartre.

Le chauffeur s’impatiente et s’écrie :

– Qu’est-ce que tu attends, dors-tu debout ?

– Non, je ne dors pas, répond Casse-Cou, mais je regrette de ne pas avoir mis mes habits des dimanches pour monter dans votre carriole.

– Tant pis, viens comme tu es, tu n’as pas l’intention de rentrer à pied chez toi ? Et puis, quand je t’aurai déposé il faut que j’aie chercher une valise pour madame, elle l’attend.

Ces dernières paroles décident Casse-Cou.

– Devant ou derrière ? demande-t-il.

– Où tu voudras, ça m'est égal.

– J'irai derrière, à la place de ma blessée, comme ça je penserai à elle.

Installé dans la confortable voiture, n'ayant pas osé s'asseoir où il y avait un petit coussin, il se trouve d'abord rudement bien. C'est amusant de frôler les voitures sans qu'elles vous rentrent dedans, de s'arrêter aux feux rouges, pour laisser passer les piétons, mais au bout d'un court instant Casse-Cou trouve que c'est toujours la même chose et ose s'avouer qu'il préfère sa carriole avec les copains, car dans la descente rapide, il y a toujours de l'imprévu. Mais aujourd'hui, l'imprévu a été la vieille dame et il a trouvé cet accident douloureux, très douloureux. Son cœur lui fait mal quand il se souvient de l'effroi qu'il a ressenti en se rendant compte que sa voiture se dirigeait vers celle qui montait lentement vers la basilique.

Encore une fois, la basilique s'est souvenue de son enfant de chœur et si la dame n'a pas été plus cassée, plus abîmée, c'est qu'elle a été protégée ; de cela il est certain !

*

En semaine, à la basilique de Montmartre, les messes matinales sont peu suivies ; quelques religieuses, des personnes âgées rappelant à Casse-Cou qui sert une messe la vieille dame abîmée par son auto. Il doit la revoir dimanche, avec sa maman qui connaît l'accident : Casse-Cou ne lui cache jamais rien.

Elle a un peu grondé, pas trop, car elle s'est rendu compte que son fils a beaucoup de chagrin, un vrai comme il dit, un chagrin qui ne ressemble pas aux autres. Un oubli ou une erreur dans son service à la basilique qui rendent les yeux du cher abbé Jean un peu sévères, une mauvaise place en classe incompréhensible, parce qu'il travaille bien, la vaisselle de maman cassée, il va toujours trop vite, voilà les chagrins habituels, mais l'accident de la vieille dame dont il est seul responsable, est d'un tout autre genre. Au retour, dans la belle voiture, ce chagrin lui pesait sur le cœur et ce matin, en servant la messe, il a parlé à

« son Jésus et à sa Sainte Vierge » de son inquiétude et il Leur a demandé la guérison de celle maltraitée par sa voiture.

La messe finie, les habits sacerdotaux bien rangés, Casse-Cou ne se presse pas, il se dirige lentement vers la sortie. L'école n'est qu'à huit heures, il a une demi-heure pour déjeuner sur les marches de la basilique où dès que le temps le permet, il aime à s'asseoir pour regarder Paris que tant de gens viennent admirer.

Ce matin Casse-Cou n'a pas très faim, et avant de quitter le sanctuaire il s'y promène. C'est un peu sa maison et il n'aime pas, quand il vient servir un salut, le soir, apercevoir tous ces visiteurs étrangers qui se promènent sans se souvenir que cette basilique a été construite pour exaucer le Vœu National fait par les catholiques français après une guerre meurtrière. Ces passants oublient parfois de s'agenouiller devant le maître-autel, dominé par un immense ostensorio où, au centre, l'hostie rappelle que le Christ est là, qu'il a souffert et qu'il est mort pour nous et que les fidèles, présents dans la nef, prient pour

l'humanité tout entière.

Ce matin la basilique est comme Casse-Cou l'aime : les religieuses et les paroissiennes qui ont fini leur adoration se retirent, car celles qui leur succèdent viennent d'arriver. Jour et nuit, les prières ne s'arrêtent jamais.

Heureusement, pense Casse-Cou, car il paraît, l'abbé Jean l'affirme, que bien des hommes ne vivent pas comme Jésus le désire.

En s'en allant, il traverse le déambulatoire gauche où il retrouve la belle statue de la Vierge et de son enfant, et en s'agenouillant devant Elle il Lui rappelle encore une fois la vieille dame qu'Elle doit guérir, et la prière faite, la faim étant venue, il se dirige vers la sortie. Au moment où il va franchir la porte de droite, il aperçoit, malgré l'obscurité, près du tronc en bronze qui reçoit les offrandes des visiteurs une ombre qui semble s'intéresser d'une manière bizarre à ce tronc. Il se cache derrière un pilier et regarde. Ses yeux s'habituent à la pénombre, il distingue parfaitement ce que l'ombre, un grand garçon, est en train de faire. Il a une longue pince qu'il

introduit dans la fente supérieure où les fidèles mettent leurs offrandes et arrive, avec cet instrument, à saisir billets et pièces qu'il glisse bien vite dans sa poche.

Casse-Cou est attristé. Ce garçon est un voleur. Il faut prévenir l'abbé Jean qui téléphonera au commissariat de police. Un agent viendra et ce garçon sortira de la basilique les menottes aux poignets s'il résiste, et la honte au front. Tant pis pour lui, il mérite d'être puni.

Orgueilleux de son honnêteté Casse-Cou s'approche du « bandit ». Très occupé, le garçon qui doit avoir une quinzaine d'années, n'avait pas vu ni entendu Casse-Cou, et quand ce dernier l'interpelle, il est épouvanté.

– Voler dans une église, c'est... répugnant. Je vais vous faire arrêter.

Le voleur se tourne vers lui et, tête basse, répond :

– Je n'ai plus d'argent et j'ai faim.

Casse-Cou ne veut pas se laisser émouvoir, il interroge :

– Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

– J'étais dans un garage, laveur de voitures, il paraît que je les lavais mal, alors le patron m'a dit de m'en aller. Il m'a donné ce qu'il me devait pour une semaine, maintenant c'est fini, je n'ai plus d'argent et j'ai faim. Alors, ce matin on m'a fait penser à la basilique, on m'a prêté la pince et je suis venu.

– Vous avez des parents ? demanda Casse-Cou.

– Oui, mon père est en prison, ma mère est à l'hôpital. Quand ils n'ont plus été là, comme la chambre d'hôtel n'était pas payée, la patronne m'a mis dehors. J'ai cherché du travail et je n'en ai pas trouvé. Je suis trop jeune et puis j'ai l'air malade, j'ai une figure qui ne plaît pas. Si je n'étais pas venu au tronc ce matin, c'était la Seine, j'avais trop faim.

Malgré ses dix ans et sa révolte, Casse-Cou comprend qu'il ne faut pas dénoncer ce voleur qui est venu à la basilique pour chercher de l'argent, ne voulant pas continuer à avoir faim. D'une voix qui voudrait être sévère mais qui est

très douce, il dit :

– Sortons, allons nous asseoir sur les marches, là on s’expliquera.

Et, prudent, il ajoute :

– N’oubliez pas que vous êtes mon prisonnier, que je devrais vous faire arrêter. N’essayez pas de vous sauver, j’ai de bonnes jambes.

Et, penaud, le garçon répond :

– Je sais bien que je n’aurais pas dû voler dans une église, mais je ne pouvais faire autrement, j’avais trop faim.

Assis l’un à côté de l’autre sur les marches, Paris est à leurs pieds, un Paris doré par le soleil, et derrière eux la basilique, si blanche dans le ciel bleu, la demeure de Jésus qui a toujours pardonné.

Casse-Cou, enfant de chœur, veut agir comme le Grand Maître lui conseille. Il ouvre lentement, avec un peu de regret, son cartable et prend le « casse-croûte » que maman lui a remis pour son déjeuner et qui est comme toujours très confortable. Il le tend au voleur en disant :

– Mange, moi je n’ai pas faim. Ce qui est inexact, car il a dans l’estomac une petite bête que remue et il pense que le voleur doit en avoir une beaucoup plus grosse, c’est à cause d’elle qu’il est venu à la basilique.

En regardant le jeune garçon dévorer pain, jambon, œuf dur avec des dents pointues de jeune chien, Casse-Cou est content et la petite bête qui lui faisait mal le laisse tranquille. Il se souvient tout heureux de paroles saintes entendues si souvent : « J’ai eu faim et tu m’as donné à manger, j’ai eu soif et tu m’as donné à boire, je n’avais pas de vêtements et tu m’en as donné. » L’Hôte de la basilique est content, Casse-Cou en est sûr, mais ce qui l’embarrasse c’est ce qu’il va faire de ce voleur qui, s’il a faim, recommencera demain.

– Où habites-tu ? demande-t-il à ce garçon qui continue à croquer avec tant de plaisir le casse-croûte de son gardien.

– Nulle part, répond-il entre deux bouchées, et partout.

– Explique-toi un peu mieux, reprend Casse-

Cou impatienté.

– Je vais tout te dire comme à un copain.

Le copain d'un voleur, cela ne plaît pas beaucoup à Casse-Cou.

– Tu vas comprendre. Faut que je me cache bien, rapport aux flics. Vagabondage, commissariat de police, mineur, père en prison : c'est la maison de correction qui me guette, une maison où on est enfermé. Je ne pourrais plus aller voir maman à l'hôpital et il paraît que dans ces maisons-là on ne corrige rien du tout. Alors j'ai été un soir à l'Armée du Salut, une bonne soupe, une paille et une couverture, mais les dames à petits chapeaux m'ont interrogé et j'ai eu peur qu'elles aussi veuillent m'enfermer. Alors je n'y suis pas retourné. Quelquefois, je couche à l'entrée du métro qui est bien abritée, sous le porche d'une église quand elle est fermée, parfois, quand il ne fait pas trop froid, sur un banc de jardin public, et avec les journaux que les promeneurs abandonnent je me fais un oreiller ou une couverture, cela dépend du temps. Je connais les bons endroits où les flics ne viennent jamais.

Un peu bouleversé par ce récit, Casse-Cou ne connaissait pas cette misère-là ; d'une voix rauque qui dit son émotion, il demande :

– Et quand il pleut, que fais-tu ?

– Ça c'est le plus embêtant, mais l'été approche et puis je pense que maman va bientôt sortir de l'hôpital, alors on s'arrangera tous les deux.

– Qu'est-ce qu'elle a ta maman ?

– Je ne sais pas au juste, on lui a fait une opération, elle serait morte si on ne l'avait pas opérée, alors je serais seul.

– Et ton père, pourquoi est-il en prison ?

– C'est un piqué, comme dit maman, bon ajusteur quand il travaille, il gagne bien, alors on est heureux, mais quand il se met à boire, on est f... Alors un jour, à l'atelier, où il n'avait pas sa raison, il a bousculé un contremaître très durement. La police l'a cueilli, mais il avait, avant de se laisser prendre, rossé le flic. Ah ! ça n'a pas traîné : dix ans de prison parce que, ont dit les juges, les « antécédents », je ne sais pas au

juste ce que c'est, étaient mauvais. Dix ans, c'est embêtant, mais comme dit maman, on est tout de même plus tranquille parce que nous attendions toujours la bêtise qu'il pourrait faire quand il était « pochard ».

Mal à son aise, Casse-Cou a toujours respecté le souvenir de son père, un aviateur tué en essayant un appareil de sa fabrication, va tâcher de donner des conseils à ce voleur, conseils rapides, car l'heure de l'école est proche et il ne veut pas arriver en retard.

– Comment t'appelles-tu ? demande-t-il.

– Jérôme Frisquet pour vous servir. Le voleur n'est plus honteux, le bon déjeuner lui a rendu sa vitalité, son insouciance habituelle.

– Eh bien, Jérôme, je veux devenir ton ami, mais il faut m'écouter. Je m'appelle Pierre Renard, mais tout le monde, à commencer par maman, m'appelle Casse-Cou.

– Quel âge as-tu, Casse-Cou ? demande le voleur.

– Dix ans, et bientôt onze.

– Et moi quinze. Tu es un gosse et moi presque un homme.

– Et aussi un voleur, rappelle Casse-Cou. Souviens-toi que si je t’avais dénoncé, tu serais à ton tour en prison.

– Ça c’est vrai... mais puisque tu veux être mon ami, tu ne diras rien.

– Peut-être, si tu m’écoutes. Tu vas aller remettre dans le tronc l’argent que tu as volé, ce soir, vers quatre heures, sois ici, près de la balustrade et je t’apporterai de quoi dîner et peut-être du travail où tu seras couché. Mais jusque-là, pas de bêtises, les flics pourraient te cueillir et je ne pourrais plus te sauver.

Et en se levant, Casse-Cou prend le bras de Jérôme et ajoute :

– Viens avec moi jusqu’au tronc, il faut remettre l’argent où tu l’as pris, parce qu’il appartient à la basilique.

Jérôme s’est levé aussi et regarde le gosse qui le tient par le bras, il pense qu’un coup de poing le jetterait par terre, et il a de l’argent dans sa

poche, de quoi manger au moins pendant trois jours, et il pourrait apporter jeudi à sa mère quelques oranges. Il regarde Casse-Cou dont les yeux bleus si clairs contemplant avec ferveur la basilique en murmurant des mots qu'il ne comprend pas.

– Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu dis comme ça ?

– Je prie pour toi, je demande à la basilique, c'est une amie – comme une grand-mère, je n'en ai pas – de m'aider à te sauver, elle m'exauce toujours.

Stupéfait mais résigné, Jérôme obéira.

– Allons remettre l'argent dans le tronc, puisque tu le veux, dit-il, mais demain j'aurai encore faim et jeudi maman n'aura pas d'oranges.

Et tout en conduisant son voleur, Casse-Cou affirme :

– Demain tu travailleras peut-être, et jeudi ta maman aura des oranges.

En entrant dans la basilique, Casse-Cou s'approche du bénitier et fait le signe de la croix,

puis après avoir repris de l'eau bénite il tend la main à Jérôme qui ne comprend pas.

– Fais comme moi, dit Casse-Cou, cela t'aidera à remettre l'argent.

Jérôme tout à fait dominé répète gauchement le geste qu'il a vu faire à ce gamin, son ami, et tous les deux l'un près de l'autre se dirigent vers le tronc. Péniblement, c'est dur de rendre ce qu'on a pris, Jérôme tire de sa poche billets et pièces, d'une main tremblante il les remet dans le tronc.

– C'est fini ? demande Casse-Cou qui le surveille.

– Tu peux regarder toi-même dans ma poche.

– Non, reprend Casse-Cou, j'ai confiance en toi.

Confiance ! Ce mot fait remettre dans l'ouverture une pièce de cinq francs retrouvée par Jérôme dans le fond de sa poche.

S'éloignant un peu du tronc, Casse-Cou demande :

– Donne-moi la pince maintenant pour que tu

ne sois pas tenté de recommencer.

Jérôme hésite, ah ! comme il hésite ! Casse-Cou s'en aperçoit, mais il espère que l'Hôte de la basilique va intervenir.

En tendant la pince, Jérôme dit :

– C'est pas à moi, c'est à un clochard qui me l'a prêtée.

– Il s'en sert ? demande Casse-Cou.

– Oui, assez souvent il s'en servait.

– Alors il ne faut pas la lui rendre, juge Casse-Cou. Voler les églises c'est voler le bon Dieu, je t'expliquerai ça un autre jour. Maintenant c'est l'école. À ce soir, quatre heures dix, sur les marches. Au revoir... mon ami.

Et Jérôme répète :

– Au revoir, mon ami. Et il regarde le jeune garçon s'en aller.

Avec une rapidité effrayante, Casse-Cou descend les longs escaliers de pierre deux marches par deux marches, c'est folie ! Ce nouvel ami, cet ami unique – Jérôme n'en a pas –

porte bien son nom.

Enfin, quand Casse-Cou est arrivé en bas et qu'il n'aperçoit plus qu'une petite silhouette noire... une minuscule tache sur la pierre blanche, Jérôme respire, délivré de la peur qu'il avait ressentie en voyant l'imprudente descente.

À son tour il s'en va, lentement, comme tout le monde. Arrivé en bas, sur une terrasse, il se dirige vers les jardins déserts à cette heure et s'assied sur un banc confortable où bien vite il s'étend pour digérer le bon casse-croûte qui a calmé sa faim, et il pense à l'étrange aventure qui lui est arrivée.

Quand il y avait de l'argent à la maison et que son père ne se « pochardait » pas, il allait au patronage et un abbé, tout en les distrayant, essayait de leur donner de bons principes, mais c'est loin, si loin qu'il ne se rappelle plus ces principes. Il sait bien que voler c'est un acte qui vous mène, en prison et, sans l'ami, il y serait peut-être ! Depuis plusieurs nuits il a couché sous le pont des pantins, comme les clochards l'appellent, c'est le pont qui conduit à la

Chambre des Députés, et le Père Martin, un vieux, lui a donné la pince emportée par Casse-Cou en lui disant : « Fais les troncs d'église, j'ai vécu avec eux très longtemps. Je n'en ai plus besoin maintenant, ma fille a réussi, elle est dans le cinéma et m'envoie de l'argent tous les mois. Va à Montmartre, la basilique ça donne bien. Voilà des tickets de métro et ce soir tu n'auras plus faim. »

Alors, Jérôme est venu faire les troncs, et au premier il s'est fait prendre ! Et comme les cloches de la basilique se mettent à sonner, en pensant à l'ami découvert, comme une jeune bête repue, il s'endort en écoutant les chants d'oiseaux qui accompagnent les sons graves arrivant de là-haut et qui semblent lui parler de bonheur, oui de vrai bonheur, puisque maintenant il n'est plus seul et qu'il a un ami.

À l'école, malgré sa volonté, Casse-Cou a du mal à écouter le maître, il fait des fautes dans la dictée et rate le problème. Son cerveau pense tout le temps à ce Jérôme qui lui a conté sa misère sans se plaindre et il se rend compte que s'il

venait à perdre sa maman, lui aussi pourrait être comme Jérôme, un enfant abandonné dans Paris.

Avec énergie il chasse cette idée, seulement il va surveiller de très près la santé de sa maman et la supplier de ne plus repartir après le dîner pour aller laver la vaisselle des dames qui ne veulent pas la faire.

Préoccupé, très lentement, il rentre chez lui et en passant devant la boutique du Père Charles, le charbonnier, il pense qu'il devrait lui conter la triste histoire de Jérôme. Le Père Charles l'aiderait peut-être à trouver un endroit où son voleur pourrait travailler, nourri et couché, c'est indispensable.

Grave, visage sérieux, si raisonnable que le Père Charles en train de fumer sa pipe dans sa petite boutique le reçoit par ces mots :

– Qu'est-ce qu'il y a, mon Casse-Cou, tu as une tête de chat mouillé ?

– Peut-être, Père Charles, j'ai bien des ennuis.

Tirant de sa poche un caramel, heureusement enveloppé, le charbonnier lui dit :

– Assieds-toi, mon bonhomme, fais comme moi, je me repose. Je suis fatigué, enrhumé, j’ai peur que ma bronchite me reprenne et avec le boulot que j’ai, je ne sais pas comment je ferais. J’ai personne pour m’aider et les commis qui se présentent ne veulent plus travailler dans le noir. Tu te rends compte que moi aussi j’ai des ennuis. Raconte les tiens maintenant...

Avec un visage presque souriant, Casse-Cou plein d’espoir, dit immédiatement :

– J’ai un garçon de quinze ans à placer qui n’a pas de travail et le père et la mère sont absents pour le moment. Seulement faut le nourrir et le coucher.

– Ça c’est difficile. Tu connais ma baraque, j’ai le magasin, si on peut appeler ça un magasin, ma chambre et la cuisine.

– Mais, reprend Casse-Cou, vous avez un grenier avec une tabatière, j’y suis monté souvent quand j’étais tout petit.

– C’est un grenier, oui, mais il y fait un froid terrible l’hiver et l’été c’est un four guère

habitable.

– Si, répond Casse-Cou, habitable pour un garçon qui depuis des nuits couche dehors sur les bancs ou sous les ponts.

Père Charles retire la pipe de sa bouche, signe qu’il réfléchit, et dit :

– Ça, c’est différent. Et il est fort, ce gamin de quinze ans ? Il pourrait monter les étages avec cinquante kilos sur le dos ?

– Peut-être, mais s’il ne pouvait pas les monter en une fois, il ferait deux voyages.

– Tu arranges ça à ta façon. Tu ne connais pas les clients, ça grogne toujours, même quand on a le sac sur le dos. On livre trop tôt ou trop tard, ce n’est jamais à l’heure qui leur plaît.

– Ah ! s’écrie Casse-Cou qu’une immense joie envahit, je vous promets qu’il accepterait tout !

– Alors je vais réfléchir, peut-être que je me déciderai si ma bronchite vient. Tu le connais bien, ce garçon ?

– J’ai fait sa connaissance à la basilique.

– Ça c’est un bon point. J’aime que les gosses pensent au bon Dieu. Il est honnête au moins ?

Là, Casse-Cou hésite, il n’aime pas mentir et il est préférable de dire la vérité au Père Charles, il est bon, il comprendra et l’aidera pour le sauvetage qu’il veut faire. Sans réfléchir plus longtemps, Casse-Cou avoue :

– C’est un voleur.

Le Père Charles, malgré sa fatigue, se dresse furieux :

– Et c’est ce type-là que tu oses me proposer !

– Asseyez-vous, Père Charles, écoutez-moi. Ce garçon de quinze ans, Jérôme Frisquet, volait, oui volait, n’ayant plus de travail, plus d’argent il avait faim, mais je suis sûr que lorsqu’il mangera tous les jours, il ne volera plus.

Calmé, le Père Charles se rassied et encore mécontent reprend :

– Raconte ton histoire en entier, je n’y comprends rien et si elle me plaît je te donnerai des sous pour ton voleur.

– Ce n’est pas de l’argent que je demande, je

vais tout vous dire.

Et il raconte le vol du tronc de la basilique avec une pince qu'il sort de son cartable, pince donnée par un clochard connu sous les ponts, pince qui l'avait aidé à vivre a-t-il expliqué pendant assez longtemps.

Et le Père Charles en l'écoutant compare sa vie dure mais confortable à celle de ce petit gars qui à quinze ans doit se débrouiller seul pour manger et coucher au hasard de sa route, se cachant pour éviter les sergents de ville, car, arrêté pour vagabondage, il serait envoyé dans une de ces maisons de correction qui, à ce qu'il paraît, ne corrigent personne.

Quand Casse-Cou a fini d'avouer la faute d'un autre, faute qu'il a cherché à excuser, il attend avec impatience la réponse du Père Charles, il voudrait bien s'en aller. Comme Jérôme tous les jours, n'ayant pas mangé ce matin, il a faim, la petite bête de son estomac lui fait mal.

Après avoir regardé Casse-Cou dont le petit visage est crispé par l'impatience, mais les yeux bleus si clairs sont suppliants, le Père Charles

répond enfin :

– Après ton école, amène-moi ton gosse, je le coucherai et je le nourrirai, ce soir j'ai un saucisson et avec une bonne soupe à l'oignon et du fromage ça sera le dîner. Au grenier, dans, un coin quelconque, j'ai une paille et avec une couverture il dormira sous un toit, après on verra.

Un saut de joie, deux bras serrent le cou du Père Charles, deux baisers qui tombent sur les joues piquantes du vieux charbonnier, il ne se rase que le jeudi et le dimanche, c'est la réponse de Casse-Cou.

– J'irai le chercher à la basilique en sortant de l'école et je vous l'amène. Je crois que je n'ai jamais été si content. Merci, Père Charles, c'est sûrement la basilique qui a tout arrangé, c'est Elle qui vous a envoyé votre rhume afin que vous ayiez besoin de quelqu'un pour vous aider.

Furieux, le Père Charles s'écrie :

– Je remercie la basilique, elle aurait bien pu garder mon rhume !

– Mais, s'écrie Casse-Cou en riant, elle vous

préservera de votre bronchite.

– Sauve-toi, sale gosse, tu me fais faire tout ce que tu veux et prière de ne pas en abuser. En s'en allant Casse-Cou crie :

– À ce soir, mon petit Père Charles chéri que j'aime tout plein, juste après maman.

Et en montant les six étages qui le conduisent à la chambre où il habite avec sa mère, il sauterait de joie s'il ne voulait pas être raisonnable, tant il est heureux d'avoir casé Jérôme...

À quatre heures, en sortant de l'école, Casse-Cou se dirige en missionnaire paisible, mission réussie, vers sa chère basilique. Il monte lentement les longs escaliers de pierre, le funiculaire est pour les riches ou pour les malades, les pèlerins doivent faire un effort et préparer sur chaque marche leur pèlerinage.

En prenant ce chemin pénible, Casse-Cou pense qu'un missionnaire de dix ans doit être beaucoup plus sérieux qu'un vrai missionnaire de vingt ans, âge qui lui semble approcher de la vieillesse !

Arrivé devant la basilique, Casse-Cou se rend compte qu'il est quatre heures quinze minutes : son nouvel ami doit être là et attendre avec impatience le goûter de Casse-Cou, que maman a fait très copieux parce que son fils lui a dit qu'en ce moment il avait toujours faim. Et maman qui avait reçu d'une de ses clientes des oranges pour son petit garçon en a mis une dans la valise que Casse-Cou emporte toujours pour son goûter.

Le missionnaire se réjouit en pensant à la joie que va avoir Jérôme, qui depuis bien longtemps sans doute n'a pas dû manger d'oranges.

Sur la terrasse, devant la basilique, il cherche son ami et ne le voit pas. Est-il en retard ou ne va-t-il pas revenir, repris par l'idée de voler encore et d'être libre, sans aucune surveillance ?

Casse-Cou est inquiet, il débute comme missionnaire et ne connaît pas encore les pénitents. Pourtant Jérôme lui a paru malgré sa vilaine action un brave type et il avait confiance en lui.

Le travail inconnu dont Casse-Cou lui a parlé l'a peut-être effrayé. Est-ce un paresseux, et son

histoire, si triste était-elle vraie ? Serait-il un menteur, voulait-il éviter que Casse-Cou ne le dénonce ? Les minutes passent, le pauvre missionnaire sent son inquiétude grandir. Ce gamin de quinze ans s'est moqué d'un gosse qui lui faisait la morale et parlait comme un grand.

La demie de quatre heures sonne, Casse-Cou ne l'attendra plus et ce qui le contrarie affreusement, c'est qu'il va falloir avouer au Père Charles que son futur commis n'est pas au rendez-vous et qu'il est inutile de lui préparer à souper, saucisson, fromage, et dans le grenier, la paille et la couverture.

Casse-Cou est si triste qu'il n'a pas le courage de quitter tout de suite sa chère basilique. Il va y entrer et repasser devant le tronc où tout de même le voleur a remis l'argent qu'il avait pris. Geste de repentir, à moins que dès le départ de Casse-Cou il soit venu le rechercher. Mais prudent, Casse-Cou avait emporté la pince.

La basilique est sombre, très sombre, seul le maître-autel est éclairé et le murmure des prières vient jusqu'à Casse-Cou. Il se dirige vers le

chœur pour aller prier pour celui qui n'est pas venu. Et voilà qu'en allant dans le déambulatoire gauche, il aperçoit un garçon assis sur une chaise et en s'approchant de lui il se rend compte que ce pèlerin pleure ; ses épaules sont secouées comme s'il sanglotait. Un chagrin fait toujours battre le cœur de Casse-Cou et venant près de celui qui a de la peine et dont le visage est caché par ses mains, il demande :

– Vous avez des ennuis ? Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Le garçon se lève et un cri lui répond :

– Casse-Cou, je croyais que tu ne viendrais plus, alors je suis entré dans la basilique et j'ai demandé à ton bon Dieu que ce matin j'ai voulu voler, de te voir ce soir, car ce n'était pas possible que tu m'abandonnes.

Après un signe de croix et une courte prière, Casse-Cou entraîne son ami, dehors on s'expliquera.

Dans un coin un peu à l'écart, les visiteurs sont nombreux à cette heure, ils s'asseyent et

Casse-Cou dit :

– Essuie tes yeux.

– Je n’ai pas de mouchoir.

Et Casse-Cou prend le sien et le lui tend, puis il pose la valise sur les genoux de Jérôme en disant :

– Tu dois avoir faim, déjeune, après je t’annoncerai une bonne nouvelle.

Déjeune ! C’est surtout ce mot-là que Jérôme a entendu. À quinze ans on a toujours faim et le casse-croûte de ce matin est loin, bien loin. Et puis la journée a été longue, si longue à vivre. Il avait tellement peur que son nouvel ami, son seul ami, ne revînt pas. À trois heures, il était déjà devant la basilique et comme il avait longtemps à attendre, il est entré dans le sanctuaire qui lui avait donné un ami. Il est passé devant le tronc, triste rappel de sa mauvaise action, et son bras s’est levé, poing fermé, tant il avait honte d’avoir obéi à ce vieux clochard qui prétendait avoir vécu longtemps en faisant les troncs des églises.

Dans la nef il s’est assis et a écouté les prières

qui se disaient devant le maître-autel. Il a cherché à comprendre les mots, à se rappeler ceux que les abbés faisaient dire au patronage, il ne s'en est pas souvenu, mais comme tout le monde il s'est mis à prier. Il a voulu parler à ce Dieu pour lequel on a fait une si belle maison et qui Lui a envoyé un ami. Il Lui a demandé de le revoir et à Celui qui est là-bas, sur l'autel, il a promis que s'il retrouvait Casse-Cou qui ce matin lui avait si gentiment parlé, jamais plus il ne volerait dans une église, même s'il avait tellement faim que tout tourne autour de lui et qu'il ne voit plus clair.

L'heure d'attente a passé assez vite et comme quatre heures sonnaient Jérôme est sorti, bien anxieux, pour retrouver son camarade.

Hélas, les minutes ont passé, Casse-Cou n'est pas arrivé et quand le quart de quatre heures a sonné, désespéré, Jérôme a cru que Casse-Cou ne viendrait plus et tenaillé par la faim qui lui ronge comme d'habitude l'estomac, il est rentré dans la basilique pour s'asseoir, car tout commençait à tourner autour de lui.

Assis, le découragement l'a saisi, et comme un

petit gosse il a senti que les larmes venaient. Il a pleuré avec de gros sanglots qui lui faisaient mal. C'est à ce moment-là que Casse-Cou l'a découvert.

Maintenant, les yeux secs, il a ouvert la petite valise et mange le magnifique goûter de Casse-Cou.

– Ah ! dit-il, que tout ça est bon ! Tu es bien gentil de m'avoir apporté tant de bonnes choses. Et, en découvrant l'orange, il ajoute :

– Celle-là, je ne la toucherai pas, je la garderai pour l'hôpital.

– Mange-la, ordonne Casse-Cou, tu en auras d'autres pour ta maman et tu les achèteras avec l'argent que tu auras gagné par ton travail.

Et la bouche pleine, Jérôme demande :

– Tu m'en as trouvé, du travail ?

– Oui, tout près de chez moi, tu y seras nourri et tu dormiras dans une maison.

– Mais, interroge Jérôme stupéfait, qu'est-ce qu'il faudra que je fasse pour tout ça ?

– Aider un charbonnier, tout simplement. Le Père Charles, ton patron, un type épatant, et si tu travailles bien tu peux être heureux.

Ayant fini le goûter de Casse-Cou, Jérôme, trouvant cette proposition trop belle pour y croire, demande :

– Mais... mais ton type épatant, le Père Charles comme tu l'appelles, sait-il comment tu m'as connu ?

– Oui, je lui ai raconté et j'ai dit que j'étais certain que tu ne recommencerais plus. J'ai trouvé qu'il fallait mieux lui apprendre la vérité. Il a compris pourquoi tu avais fait cela et comme tu as tout remis dans le tronc, il a dit qu'il fallait passer l'éponge et que chez lui, si tu travailles bien, tu n'aurais plus jamais faim. Alors, il t'attend ; nous allons le voir tout de suite et ce soir tu auras une bonne soupe à l'oignon, du saucisson, du fromage, et tu dormiras sur une paille avec une couverture.

Jérôme est ébloui et, en refermant la valise, il demande :

– C’est bien vrai, tout ça ? Je ne peux pas y croire. Je pourrai aller à l’hôpital dimanche et je dirai à maman que j’ai trouvé du travail où je serai nourri et couché. Tu es un ami épatant, je ne sais pas bien dire merci, mais tu dois comprendre que tu es dans le cœur de Jérôme pour toujours, tu comprends ?

*

Le dimanche terminant la semaine, si pleine d’aventures pour Casse-Cou, est un dimanche pas comme les autres. D’abord, il sert la grand-messe à la basilique, à laquelle il a invité son nouvel ami, le commis du Père Charles qui « croit que ça va marcher », et Jérôme, bien lavé, bien nourri, dormant d’une manière confortable, est transformé et quand il s’agenouille au premier rang pour bien voir son ami il est très intimidé, car le Père Charles et Casse-Cou lui ont expliqué que ce sanctuaire a été élevé pour glorifier Jésus, le Dieu fait Homme, qui a aimé les hommes jusqu’à mourir pour eux.

Dans leurs belles aubes blanches, précédant les prêtres, les enfants de chœur entrent et s'arrêtent au bas du grand autel. Jérôme trouve son ami bien vite, il est le plus petit, et son visage est recueilli, il a un air que Jérôme ne lui a pas encore vu.

Et voilà que le grand orgue, un des plus considérables du monde, fait entendre une musique si belle que jamais Jérôme n'en a entendu de pareille, et comme les paroissiens qui l'entourent se lèvent et se mettent à genoux, il les imite, très ému, car ce chant grave, puissant et superbe lui a donné un trouble jamais ressenti. Imitant ceux qui sont là il invoque ce Christ mystérieux, invisible, mais présent, avec des mots à lui puisqu'il ne sait plus ses prières. Il regarde le maître-autel et surtout son ami qui, bien qu'il soit le plus petit des enfants de chœur est près du prêtre, à la place d'honneur, que personne ne lui dispute, car chaque geste, chaque attitude de ces jeunes garçons sont réglés avec une précision qui émerveille Jérôme.

Il commence à comprendre pourquoi son ami

aime tellement cette basilique, et il croit bien que lui l'aimera aussi et que chaque dimanche, puisqu'il est libre, il viendra entendre cette grand-messe qui est pour lui si merveilleuse qu'il est certain de ne pas l'oublier.

L'après-midi de ce dimanche où Jérôme s'en est allé à l'hôpital avec des oranges, dans la chambre du sixième étage où Casse-Cou et sa maman habitent, après le déjeuner, il y a un grand branle-bas. Il faut faire la vaisselle, tout ranger avant de s'en aller voir la vieille dame que Casse-Cou a un peu abîmée.

Le ménage fini, maman et son fils se mettent à leur toilette. Maman a sorti pour cette occasion un costume tailleur qui a bien des années, mais les tailleurs sont presque toujours à la mode. Une chemisette, blanche qu'elle a lavée et repassée ce matin fait toujours très bien quand le costume est noir. Elle a une petite toque grise qu'elle a fait elle-même avec un morceau de velours qu'une dame lui a donné et comme ses gants sont gris, Casse-Cou, fier de cette maman élégante, déclare que ça fait un ensemble épatant.

Lui est très bien habillé dans son costume du dimanche et ses cheveux bouclés, séparés par une raie impeccable, ses mains bien propres, ses chaussures cirées par maman brillent comme jamais. Casse-Cou, qui veut toujours aller trop vite n'arrive pas à les faire reluire aussi bien.

Maman et son fils sont agréables à voir. Maman a un joli visage et Casse-Cou, heureusement, lui ressemble, bien qu'il ait les yeux de son père, si bleus que Jérôme lui a dit qu'il avait dû chiper un coin du ciel.

À deux heures et demie ils s'en vont, si heureux d'être ensemble. Ce n'est que le dimanche où maman a un peu de congé, les autres jours du matin au soir elle travaille et elle est si adroite, si courageuse, si gentille que tout le monde la réclame.

Dans le métro qui, en changeant de ligne, va les mettre à Auteuil, tout près de la clinique, ils ne sont pas bousculés, ils peuvent être assis, ce qui repose maman. En semaine, elle est presque toujours sur ses jambes et rentre souvent le soir bien fatiguée.

À la station indiquée sur la carte donnée à la clinique ils descendent et, lorsqu'ils sont sortis de la station, Casse-Cou aperçoit la grande maison blanche devant laquelle une ambulance est arrêtée. Il la désigne à sa mère et tous deux, un peu intimidés, s'en vont vers l'établissement. Si cette vieille dame est là, pense maman, c'est la faute de son fils, et pourtant la victime de l'accident ne s'est pas fâchée, elle s'est arrangée au contraire pour que Casse-Cou n'ait pas d'ennuis. Il faudra avant tout la remercier et elle regrette de n'avoir pu acheter des fleurs pour que son fils les lui apporte, mais à la fin du mois le budget de maman ne permettait pas cette dépense.

La chambre est au rez-de-chaussée, Casse-Cou reconnaît la porte où est inscrit le nom de sainte Cécile, la patronne des musiciens, et il dit à sa mère :

– Je vais toquer pour savoir si nous pouvons entrer.

Craintive, maman répond :

– Il vaudrait mieux nous adresser à une

infirmière et demander si cette dame peut nous recevoir.

– Ne t’inquiète pas, maman, elle est très gentille et elle m’avait recommandé de t’amener. Je serai content de la revoir et de savoir qu’elle va bien. C’est tout de même moi qui lui ai fait du mal.

Et, comme une infirmière passe, maman se renseigne :

– M^{me} Durnal est-elle visible ?

– Oui, répond la dame blanche, elle est seule en ce moment.

Triomphant, Casse-Cou toque, et comme il reçoit la permission d’entrer, il fait passer maman devant lui et la suit de très près.

– Bonjour, madame ! s’écrie-t-il. C’est la maman de Casse-Cou qui vient vous voir, car tous les deux on aimerait bien apprendre que vous allez tout à fait comme avant.

M^{me} Durnal est assise dans son lit, un ravissant paletot bleu, ses cheveux blancs bien coiffés et un bon sourire la font charmante.

– Je vous attendais, dit-elle à M^{me} Renard, j’avais recommandé à votre fils qui a été si gentil pour moi au moment de mon accident de venir me voir avec sa maman. J’ai la faiblesse d’aimer les visites. Casse-Cou, avance cette chaise pour ta maman et prends l’autre.

– Je voudrais vous remercier, balbutie M^{me} Renard en s’asseyant, vous avez été très bonne pour mon gamin qui vous a fait du mal et je suis heureuse, Casse-Cou l’est aussi, de vous voir si bonne mine.

– Ces jours de clinique, de complet repos, m’ont fait du bien. Malgré mon âge, mes cheveux blancs, j’ai beaucoup de choses qu’il faut tout le temps surveiller, et si je n’avais pas été fatiguée, la voiture de votre fils ne m’aurait pas renversée. Cet accident m’a permis de connaître Casse-Cou, un de ces gamins de Paris que j’ignorais. Dans mon œuvre, secours pour les enfants malades ou abandonnés, j’ai presque toujours des petits très sages parce qu’ils n’ont pas la force d’être autrement.

Souriante, timidité disparue, M^{me} Renard

répond :

– Les gamins de Paris donnent bien des inquiétudes à leurs mamans, elles se demandent toujours quelles bêtises ils peuvent faire. Heureusement que Casse-Cou a la basilique, cela l’oblige à être parfois raisonnable.

– Travaille-t-il bien ? demande M^{me} Durnal.

– À ce sujet, il n’y a rien à lui reprocher. Son père est mort dans un accident d’avion, il sait que très jeune il devra travailler.

– Que désire-t-il faire ? interroge M^{me} Durnal en regardant Casse-Cou.

Et avant que maman ait eu le temps de répondre, le jeune garçon s’écrie :

– Aviateur-missionnaire ! Je veux aller dans les pays sauvages avec un avion pour parler à des peuples ignorant le bon Dieu, des peuples abandonnés. J’ai averti de mon projet M. l’abbé Jean de la basilique et il m’a dit que c’était un beau projet.

– Certainement, reprend M^{me} Durnal souriante, mais actuellement les missionnaires n’ont pas

d'avion.

– C'est justement cela, répond Casse-Cou fièrement, que je veux installer ; quand je l'aurai fait une fois, tous les missionnaires le feront.

– Et qui te donnera l'avion ? demande M^{me} Renard.

– Ne t'inquiète pas, la basilique m'aidera. Quand je serai grand j'en parlerai au bon Dieu et jusqu'à présent Il ne m'a jamais rien refusé.

– Et si pour une fois Il te refusait quelque chose, cet avion, par exemple, interroge M^{me} Durnal, que ferais-tu ?

– Je serai toujours missionnaire ; d'abord, à Paris, je me suis rendu compte, depuis deux jours, qu'il y a dans les quartiers comme Montmartre, bien des gens à sauver et que s'ils deviennent des « crapules » comme on dit à l'école, c'est parce qu'ils ont faim.

– Tu as raison, Casse-Cou, et quand tu seras devenu un missionnaire, la vieille dame que tu as cassée t'aidera si elle est encore là. C'est peut-être le bon Dieu de la basilique qui a voulu que

nous fassions connaissance.

– Et si je vous disais, madame, que je ne voudrais pas attendre d’être grand pour être missionnaire ? J’ai un cas, comme dit M. l’abbé Jean, et si vous voulez m’aider pour ce cas je serais bien content.

– Raconte, mon bonhomme, et si je trouve ton cas intéressant, tu peux être certain de mon aide.

Et sans aucune timidité, comme s’il parlait à un copain, Casse-Cou raconte la triste histoire de Jérôme. Il trouve les mots justes qu’il faut dire et la maman de ce futur missionnaire est aussi émue que M^{me} Durnal.

– Et que te faut-il tout de suite pour ton cas ? demande la vieille dame.

– Des chaussures solides pour travailler et un bon chandail.

– Tu les auras demain, le chauffeur te les apportera.

Casse-Cou est si content qu’il se lève et s’approche du lit ; il voudrait embrasser la donatrice, mais il n’ose. Dans son lit, avec son

beau paletot bleu, M^{me} Durnal est bien plus imposante que par terre dans la petite rue qui conduit à la basilique.

Prenant la main de la vieille dame, la serrant très fort, plusieurs fois, il la porte à ses lèvres en disant :

– Sûr que c'est le bon Dieu qui a voulu que je vous casse pour que Jérôme ait des chaussures et un chandail. Demain, pendant la messe, je Lui dirai merci et je Lui demanderai de vous laisser longtemps sur la terre pour aider son missionnaire et aussi les autres.

Et comme Casse-Cou est debout, l'infirmière entre, apportant un plateau et recommande de ne pas fatiguer la malade. M^{me} Durnal implore :

– Laissez-les-moi encore quelques instants, leur visite me fait si grand plaisir.

– Dix minutes encore ; il faut vous reposer avant de prendre votre température.

– C'est entendu, promet M^{me} Durnal. Et comme M^{me} Renard s'est levée, a pris Casse-Cou par la main, elle leur dit :

– Asseyez-vous encore un petit moment, la voiture sera là à quatre heures et vous reconduira chez vous. Auteuil est très loin de Montmartre et le dimanche est votre seul jour de repos, m’a dit votre fils.

En obéissant, M^{me} Renard répond :

– Un jour que j’ai bien du mal à garder, car les dames qui m’occupent voudraient aussi m’avoir chez elles les dimanches, mais ce jour-là appartient à mon Casse-Cou et je ne leur donnerai pas.

– Vous aurez raison, reprend M^{me} Durnal, mais je voudrais vous interroger, connaître vos capacités. Que faisiez-vous avant votre mariage ?

– Je me suis mariée à dix-sept ans ; mes parents tenaient un magasin de bonneterie à Rouen, ils sont morts tous les deux, emportés par une mauvaise grippe. Mon mari avait une bonne situation, mais c’était, hélas ! un inventeur, je ne travaillais pas, j’étais pour lui sa secrétaire-dactylo. Quand je l’ai perdu, j’ai essayé de chercher un secrétariat, mais c’était d’un mauvais rapport, alors je me suis mise à faire des ménages

et cela nous permet de vivre tous les deux.

– Alors, reprend M^{me} Durnal, vous pourriez faire, autre chose ? Au moment de mon accident je regardais tous les enfants qui jouaient dans la rue à Montmartre et j’ai compris que cela devait être ainsi tous les jours à la sortie de l’école, pendant que leurs mamans travaillaient, aussi j’ai pensé que cela serait très intéressant pour les mamans si l’on créait à Montmartre où la rue n’est pas sans danger pour les enfants, une garderie avec jardin où ils pourraient s’amuser et être à l’abri les jours de mauvais temps.

– Certainement, madame, répond M^{me} Renard, cela nous rendrait service, car pendant que je travaille je me demande toujours si Casse-Cou ne fait pas quelque bêtise qui l’enverrait à l’hôpital et je pense que bien des mamans ont la même inquiétude.

– C’est parfait, et si vous voulez accepter de travailler avec moi, d’être la directrice de cette garderie, je crois qu’à nous deux nous pourrions faire belle besogne. Voulez-vous, à partir du mois prochain – il faut laisser à vos clientes le temps

de s'organiser – vous considérer comme la directrice de ce foyer d'accueil ? Il faut trouver un local avec jardin et quand vous l'aurez, je serai rétablie et j'irai le voir. Vous toucherez votre mensualité tous les premiers du mois qui vous sera réglée à votre domicile. Ma proposition vous plaît-elle. ?

Et Casse-Cou ne laisse pas à sa maman le temps de répondre :

– Ah ! madame, que je suis content ! Maman ne vous le dira jamais mais souvent, le soir, elle est tellement fatiguée que si je n'étais pas là elle se coucherait sans dîner, car dans les maisons où elle va on lui réserve les travaux les plus durs. Faire les carreaux, frotter les parquets, et un jour où j'allais la chercher je l'ai vue sortir de la cave avec deux gros seaux de charbon ; et il y avait, chez la cliente, son mari et un fils de quinze ans qui regardaient maman faire cette besogne revenant à un homme. J'ai tellement crié, pleuré, que maman a abandonné cette cliente. Alors, maman, dis donc à M^{me} Durnal que tu es trop heureuse d'accepter !

M^{me} Renard s'écrie :

– Tu ne m'en as pas laissé le temps, et avec quelle joie je vais m'occuper de ce foyer ! Merci, madame, comme je voudrais que vous compreniez ma reconnaissance !

– Chut ! reprend M^{me} Durnal, ne parlons pas de cela et allez-vous-en tous les deux pour faire plaisir à l'infirmière. La voiture est en bas, Casse-Cou la connaît ; dedans, vous trouverez un panier avec des friandises pour votre dîner.

Et se tournant vers Casse-Cou, souriante, elle ajoute :

– Monsieur le missionnaire, demain tu auras chandail et chaussures pour ton garçon de quinze ans. À dimanche prochain, je m'en irai de la clinique le lendemain et je serai contente de vous revoir. Allez-vous-en bien vite pour que l'infirmière ne me gronde pas.

M^{me} Renard comprend que la vieille dame ne veut pas de remerciements, mais les yeux brillants de maman et de Casse-Cou, leurs visages heureux lui disent mieux que n'importe

quelles paroles le bonheur qu'elle a donné à ces deux êtres qui l'ont conquise.

Bien serrés l'un contre l'autre ils quittent la clinique et Casse-Cou reconnaît la longue voiture noire où l'on est si bien. Le chauffeur a reçu des ordres et malgré ses habits du dimanche il reconnaît Casse-Cou ; sa perruque dorée, bouclée, ne s'oublie pas.

– Bonjour, monsieur, dit Casse-Cou, vous avez encore aujourd'hui la gentillesse de nous ramener.

– Avec plaisir, répond le chauffeur en ouvrant la porte de l'automobile.

Un peu intimidée, maman entre dans la voiture et Casse-Cou se met près d'elle.

– C'est un chic retour, murmure le jeune garçon ; et dire que si je n'avais pas un peu cassé cette bonne dame jamais nous n'aurions connu un bonheur pareil ! Le mois prochain plus de clientes, et M^{me} la Directrice du Foyer d'accueil a pour premier client Pierre Renard, dit Casse-Cou. Tu es contente, au moins ?

– C’est trop beau, répond M^{me} Renard, je ne peux y croire, mais il faut trouver le local, ce ne sera pas facile.

– J’en parlerai demain à M. l’abbé Jean et je suis certain qu’il t’aidera. Il a bien déniché un jardin pour son patronage avec une bicoque où l’on s’empile quand il pleut. Tu verras, tout s’arrangera, j’en parlerai demain pendant la messe au bon Dieu, et je suis tranquille, Il nous exaucera. Une belle idée, ça doit Lui plaire !

– Je l’espère !

– Dis, maman, est-ce que tu crois que nous faisons bien dans cette voiture ? Heureusement que nous avons les habits du dimanche ! Maman, je voudrais que l’auto s’arrête au bas de notre rue pour que les copains ne nous voient pas dans ce confort. Ça pourrait leur faire envie et je ne le veux pas.

– Tu as raison.

Et maman, se penchant, dit au chauffeur :

– Monsieur, auriez-vous l’obligeance de nous arrêter au bas de notre rue ?

– C’est facile, répond le chauffeur qui a entendu la réflexion de Casse-Cou et pense que c’est un brave petit gosse que M^{me} Durnal a déniché à Montmartre.

L’auto s’arrête ; le chauffeur descend, ouvre la portière en disant :

– Attendez que j’aie au coffre, je dois vous remettre un panier, ordre de madame.

Et un joli panier en osier vert, un panier pour faire le marché, est remis à Casse-Cou en disant :

– Bon appétit, monsieur Casse-Cou. Bonsoir, madame.

Il remonte dans la voiture qui bien vite disparaît.

Casse-Cou porte le panier, il est lourd, il y aura de bonnes choses pour le dîner ; et en passant devant la boutique du Père Charles qui est close, il pense que si maman voulait on pourrait inviter le charbonnier et son commis à partager ce gala.

L’escalier monté, maman et son fils s’asseyent, essoufflés, dans la petite chambre où

tout est en ordre ; et après quelques minutes de repos, Casse-Cou propose de regarder ce qu'il y a dans le panier. Maman se lève et commence à défaire le colis. Un magnifique poulet bien doré, entouré de gelée, apparaît dans un plat d'aluminium ; une tête de laitue l'accompagne, un camembert, des mandarines ; jamais il n'y a eu pareil festin depuis que Casse-Cou a perdu son papa !

Le poulet est gras, très gras, et maman, qui a le même cœur que son fils, s'écrie :

– Il faut descendre inviter le Père Charles et son commis, nous devons partager ce magnifique cadeau !

Et avant que maman ait fini de parler, Casse-Cou descend en vitesse l'escalier. Il sait comment on entre chez le Père Charles quand la boutique est fermée.

Et à sept heures, autour de la petite table ronde, où l'on est un peu serré, mais personne n'y fait attention, le poulet trônant au milieu, ils sont tous les quatre réunis ; et Jérôme, ébahi, se pince tout le temps pour être certain qu'il ne rêve pas.

C'est si beau qu'il ne peut croire qu'il est éveillé.

*

La semaine précédant Noël, c'est fête à Montmartre et tous les enfants qui habitent le quartier sont joyeux. Les boutiques foraines, les manèges, les parades et toutes les différentes musiques qui font une cacophonie peu agréable pour les habitants du boulevard réjouissent filles et garçons.

À la sortie de l'école ils viennent nombreux admirer tirs, loteries, balançoires, regarder les prix et se demandent si le jeudi et le dimanche où tout est ouvert ils seront assez riches pour profiter de ces plaisirs. Le manège où ils s'arrêtent le plus longtemps est celui où de beaux avions de toutes les couleurs tournent rapidement, montent, descendent et donnent l'impression d'être libres dans l'air.

Presque tous les jours Casse-Cou passe devant le manège et, voyant le prix affiché, il pense qu'il

n'aura jamais assez d'argent pour monter dans l'un de ces avions.

Et pourtant, un futur aviateur devrait pouvoir se rendre compte de ce que l'on ressent quand on vole dans l'air et chaque fois que Casse-Cou s'en va il a le cœur plein de regret.

Ce n'est pas raisonnable, car pour lui tout va bien. Maman, directrice du Foyer, a trouvé un jardin avec des arbres, mais un jardin, hélas ! sans maison. M^{me} Durnal a dit que cela n'avait aucune importance et qu'une maison préfabriquée toute neuve serait plus agréable qu'une vieille bicoque en ruines, qu'il faudrait réparer. Et maman, tous les jours, va voir des maisons qui peuvent être prêtes en quelques semaines. La maison doit être assez grande, car la directrice y logera avec son fils : deux chambres, a dit M^{me} Durnal, car Casse-Cou aura une chambre pour lui, comme les rois en ont ! C'est à ne pas croire, mais c'est ainsi.

M^{me} Durnal, de nouveau sur ses jambes, sait ce qu'elle veut : une grande pièce pour le Foyer, bien chauffée en hiver, une belle cuisine, deux

chambres et une salle d'eau où les enfants mal tenus pourront prendre des douches. C'est un avenir merveilleux qui se prépare pour Casse-Cou et il serait heureux s'il n'y avait pas en ce moment sur le boulevard cette tentation : les avions !

Pour Jérôme qui a reçu chemises, chandail, chaussures, tout est bien, il donne satisfaction au Père Charles. Courageux, adroit et très poli avec les clients, il reçoit des pourboires qui lui permettent d'aller à l'hôpital le dimanche les mains pleines.

Et voilà qu'un jeudi, au lieu d'aller au patronage comme d'habitude, Casse-Cou descend à la fête, quelques minutes seulement, pour revoir les avions, les regarder simplement tourner, puis il regagnera vite le jardin où tout de même on s'amuse bien, et M. l'abbé sera content.

Le manège est au repos, les avions de toutes couleurs attendent les voyageurs peu nombreux à cette heure et Casse-Cou ne résistant pas à la tentation se glisse parmi eux. Il n'a que dix francs dans une bourse que maman lui a donnée et

compte expliquer à la caissière qu'étant très petit et très maigre, il ne tiendra pas beaucoup de place, elle doit lui faire un prix et il montrera ses dix francs.

Il connaît l'avion dans lequel il espère monter : c'est un petit, bleu ciel, ayant un drapeau à l'arrière et sur sa carlingue est écrit son nom : « Fend l'Air. » Ah ! qu'il est joli.

Les voyageurs défilent et tout à coup, très intimidé, Casse-Cou se trouve devant la caissière, une grosse fille vêtue d'un corsage rouge, coiffée genre « essuie-plume » et qui n'a pas le sourire. D'une main tremblante, il tend ses dix francs en disant :

– Je voudrais bien aller dans un avion et je n'ai que cette pièce-là. Est-ce que vous voulez me faire un petit rabais ?

La grosse fille le dévisage et répond :

– Si j'accepte, tu le raconteras à tes camarades et ils viendront nous empoisonner. Les gosses nous n'en voulons plus, dimanche ils ont fait des dégâts.

– Moi je n’en aurais pas fait, mademoiselle, vous n’êtes ni aimable ni gentille et je regrette d’être obligé de vous le dire.

– Tu m’embêtes, f... le camp, les clients attendent.

Désolé, Casse-Cou quitte la caisse et au moment où il va s’en aller une grosse foraine qui était à côté l’arrête :

– Tiens, dit-elle, prend ce ticket, monte dans l’avion et garde tes dix francs. La fille n’est pas toujours commode et aujourd’hui elle a ses nerfs.

Ébahi, bien content, Casse-Cou s’écrie en acceptant le ticket :

– Merci, madame.

Et, se retournant vers la caissière, il ajoute :

– Faut pas vous faire de bile, ça lui passera ses nerfs !

Dans l’avion, confortablement assis, Casse-Cou est fou de joie. Il pense à son père, dont il ne se souvient pas et se répète qu’il sera aviateur. Voler dans le ciel bleu avec un oiseau qui vous obéit, c’est une chose magnifique !

Le manège ayant tous ses avions occupés se met en route et Casse-Cou écarquille les yeux pour bien voir. « Fend l’Air » se comporte admirablement. Deux petites filles et leur maman sont moulées dans l’avion et paraissent effrayées.

– Pas si haut, dit l’une d’elles.

– Pas si vite, s’écrie l’autre en se cramponnant à sa mère.

Le futur aviateur les rassure :

– Il ne faut pas avoir peur, c’est un petit vol, un vol pour rire, si vous étiez dans un vrai avion, c’est autre chose. On est là-haut près des nuages et on y découvre de très belles images.

– Vous avez déjà fait de l’avion ? demande la maman.

– Non, répond Casse-Cou, mais mon papa était aviateur et moi dès que je serai grand je me promènerai tout le temps dans le ciel.

Aviateur. Ce mot a impressionné les petites filles, elles regardent, admiratives, Casse-Cou qui a l’air très à son aise dans cet avion où elles ont voulu monter ; mais ce voyage ne leur est pas très

agréable.

Plusieurs tours de suite et puis l'arrêt. Quel dommage, pense Casse-Cou qui aurait aimé tourner encore longtemps.

– Quel bonheur ! disent les petites filles qui ont mal au cœur.

Gentiment, Casse-Cou les aide à descendre puis un dernier regard à « Fend l'Air » et il reprend la rue qui mène à la basilique, la rue où avec son auto dont il ne s'est plus servi, il a renversé la vieille dame.

Chute heureuse, ose-t-il penser, et pour que tout se termine aussi bien, le bon Dieu de la basilique s'en est occupé. Mais, voilà qu'en réfléchissant, Casse-Cou ne se sent pas paisible comme d'habitude, certes le voyage en avion lui a fait plaisir, mais par la grosse foraine il a été traité comme un petit pauvre, un vrai, et ce n'est pas honnête. Il pouvait un peu payer et il a toujours ces dix francs que sa maman lui a donnés quand elle a reçu la première mensualité de M^{me} Durnal, et cette mensualité était si importante qu'elle a eu presque honte de

l'accepter. Mais la somme, était adressée à M^{me} Renard, directrice, du Foyer des Jeunes, et elle s'est souvenue qu'une directrice est toujours bien payée.

Casse-Cou s'arrête, regarde la basilique, si blanche sous le ciel bleu et voilà qu'il redescend vers la fête. Une nouvelle tentation ? Non, la basilique s'impose.

Il ne marche plus lentement, il va vite, très vite, pressé d'arriver devant le métier des avions. Ce jeudi, les voyageurs sont peu nombreux et Casse-Cou prend la file. Que va-t-il faire ? Espère-t-il avoir un autre tour ? Arrivé devant la caissière il lui dit en posant ses dix francs sur la caisse :

– Malgré vos nerfs, mademoiselle, votre maman si gentille m'a fait monter dans un avion sans payer, mais je. n'aime pas cela, pour moi c'est une dette. Voilà dix francs, je vous rapporterai le reste à la fin du mois où l'abbé Jean me règle mes services.

Et il ajoute fièrement :

– Je suis enfant de chœur à la basilique, vous n’avez rien à craindre, vous serez payée.

Et la grosse fille suffoquée par l’audace de ce gamin lui répond, furieuse qu’il lui ait parlé de ses nerfs :

– Sale gosse, f... le camp pour la deuxième fois.

Et, tranquillement, Casse-Cou s’en va, content d’avoir en partie remboursé cette désagréable, personne. Il reprend de nouveau la rue, allégé, il a un créancier, non, une créancière qu’il est certain de pouvoir régler.

En haut de la rue il aperçoit le Père Charles qui fume sa pipe en se chauffant au pâle soleil de l’hiver, et ce vieil ami l’appelle :

– Eh bien, mon Casse-Cou, tu n’es pas au patronage aujourd’hui ?

– J’y vais, répond Casse-Cou.

– Mais avant tu as été faire un petit tour à la fête !

– Oui, c’est si amusant.

– Eh bien, tu as un copain, Jérôme, qui ne veut pas y mettre les pieds. Il a peur de se laisser tenter et de dépenser de l’argent. C’est qu’il est raisonnable, presque trop ! Je le croyais avare, mais en déjeunant ce matin il m’a expliqué pourquoi il mettait tous ses pourboires dans une boîte que je lui ai donnée. Maintenant qu’il est casé, et bien casé, dit-il, sa mère accepte de partir en sana. Mais pour s’en aller au sana il lui faut des frusques, robes, chaussures, etc..., et le tout est resté dans une malle à l’hôtel. On l’a emmenée à l’hôpital avec un peignoir. Et voilà où ça se complique, c’est que le propriétaire de l’hôtel ne veut pas rendre la malle tant qu’elle n’aura pas payé la note qu’elle lui doit. Une ou deux semaines de logement, je ne sais pas au juste, alors les pourboires accumulés lui permettront un de ces jours de retirer cette fameuse malle. Je l’aiderais bien un peu, mais l’hiver n’est pas froid, les commandes boudent. Enfin on s’arrangera, car ton copain me donne toute satisfaction et grâce à lui je suis bien moins fatigué.

En entendant le Père Charles, Casse-Cou a

honte et pense à ses dix francs inutilement employés. Il se rend compte qu'il n'a pas su résister à la tentation et que Jérôme, ce type que tout de même il a sauvé, lui donne une leçon, il est sûr maintenant de ne plus se laisser entraîner. Faut-il avoir été voleur pour devenir ensuite si raisonnable ?

À la fin du mois, quand l'abbé Jean lui remettra le prix de son service à la basilique, il ne l'apportera pas à maman qui avec la mensualité de M^{me} Durnal est presque riche, mais il lui expliquera que, dette payée, il veut tout donner à Jérôme pour qu'il puisse retirer la malle de l'hôtel afin que sa maman s'en aille au sana où, paraît-il, elle guérira, affirme Jérôme.

Et fièrement, en s'en allant, Casse-Cou dit au Père Charles :

– En fin de mois je l'aiderai, car je vais demander à l'abbé Jean de me donner du travail supplémentaire, car j'ai besoin d'argent pour un copain. Et si c'est nécessaire il lui racontera l'histoire de la malle et peut-être, si l'abbé Jean a le temps de l'écouter, lui dira-t-il aussi la

tentation rencontrée à la fête à laquelle il a cédé, la dette qu'il a. Un futur missionnaire doit avouer toute faute, même si elle est légère.

*

Le printemps est venu, les jardins qui entourent la basilique commencent à verdier et sur le terrain avec de « vrais » arbres, découvert par M^{me} Renard, s'élève une belle maison suédoise, tout en bois, qui ressemble à ces chalets qu'on découvre dans la montagne suisse, et cette maison est prête à recevoir les jeunes écoliers sortant de classe.

Table de ping-pong, télévision, bibliothèque garnie de bons livres, cuisine à l'électricité afin que la directrice n'ait pas à s'occuper du charbon, salle d'eau avec douches pour les enfants qui ne seraient pas bien tenus, chauffage central au gaz, tout a été prévu pour soulager la tâche de M^{me} Renard.

Casse-Cou a une chambre à lui, une vraie

chambre avec lit-divan, armoire, table de travail où il pourra préparer les examens qu'il veut passer pour faciliter ce qu'il appelle : sa vocation.

La nouvelle situation de maman ne le grise pas, il veut toujours être missionnaire et il pense qu'au Foyer des Jeunes, il aura beaucoup à faire.

La découverte faite près du tronc de la basilique de ce Jérôme devenu voleur par nécessité lui a fait comprendre, et l'abbé Jean l'affirme, qu'on peut toujours sauver ceux qui paraissent les plus coupables. Les mauvais exemples, la paresse, sont bien souvent la raison de ceux qui s'abandonnent, n'ayant personne pour les remettre dans le bon chemin.

Il faut croire « à fond », pense Casse-Cou, ce que dit l'abbé Jean, sans cela les efforts seraient inutiles et pourtant ces efforts, quand on réussit, vous donnent de belles joies. Chaque jour, quand le soir il passe devant la boutique du Père Charles et qu'il voit le patron et le commis si contents l'un de l'autre, un grand bonheur l'envahit. Ce n'est pas de l'orgueil, un défaut qu'on ne doit jamais avoir, c'est la satisfaction de penser que

bien qu'il n'ait que dix ans, il a réussi à sauver un grand et quand il s'agenouille à la basilique, il remercie avec ferveur Celui qui lui a permis de réussir une mission qu'il lui avait confiée.

Le Foyer a été ouvert le vingt et un mars, premier jour du printemps, et les enfants prévenus par l'abbé Jean et Casse-Cou y sont venus nombreux. Émerveillés par le préau couvert, le portique et ses appareils de gymnastique où l'on pourra s'amuser sans être obligé d'obéir à un moniteur, ping-pong, télévision, bibliothèque, que de joies en perspective, et un bon goûter les attendait : croissants, chocolats et un bol de lait, car M^{me} Durnal tient beaucoup à ce que petits et grands adoptent cette boisson si profitable pour les jeunes.

Casse-Cou avait amené toute sa classe et il surveille de très près ses camarades afin qu'ils ne fassent pas le grand « chahut », mais un tout petit, s'ils ne peuvent exprimer autrement leur joie.

M^{me} Durnal et M^{me} Renard ont contemplé avec plaisir tous ces écoliers en pensant que sans

Casse-Cou et son affreuse auto, ce foyer n'aurait jamais été ouvert et tous ces gamins seraient encore à traîner dans les rues, frôlant à chaque instant les accidents.

Dès la première semaine, Casse-Cou s'est aperçu qu'il y avait deux gamins plus âgés que lui qui étaient de mauvais camarades : ils s'emparaient de tous les jeux, renvoyant les petits avec des mots durs et apportant pour le goûter qu'ils ne trouvaient pas assez abondant superbes pommes, grosses oranges, qu'ils dévoraient sans jamais offrir à un camarade de les partager, et une conversation qu'il entendit lui fit comprendre d'où venait ce supplément.

Comme un jeune les regardait avec envie de croquer dans une belle pomme en leur disant :

– Vous en avez de beaux fruits !

Le plus âgé répondit :

– Tu peux avoir les mêmes sans que ça te coûte cher, tu n'as qu'à faire les étalages.

– Les étalages ? répéta le petit garçon qui ne comprenait pas.

– Va te promener dans la rue Saint-Pierre vers une heure, les commerçants déjeunent, tu passes devant leurs boutiques et souvent l'étalage n'est pas couvert. Une main rapide et tu mets la pomme ou l'orange dans ton cartable. Personne n'a rien vu et tu as un bon goûter tous les jours. Le lait qu'ou nous offre ici, c'est bon pour les nourrissons.

Casse-Cou était caché par un arbre, il ne bougea pas avant que ces deux gamins qui apprenaient à un petit à faire le mal aient disparu, mais inquiet de cette mauvaise propagande il pensa qu'il devait agir. Éliminer, renvoyer ces grands et expliquer au petit qui avait écouté ces conseils qu'un jour ou l'autre, ces deux garnements seraient arrêtés par la police.

Cet après-midi-là il ne put réussir à les isoler, et puis il ne savait pas encore ce qu'il leur dirait : il n'était qu'un missionnaire débutant et, très troublé, se demandait comment aborder ces garçons qu'il considérait comme deux voyous.

Il eut le tort de ne pas en parler à sa maman, la directrice, qui l'aurait conseillé, mais le

lendemain, à une heure, il se dirigea vers la rue Saint-Pierre pour surveiller les étalages. Il monta, redescendit, craignant toujours de voir apparaître le petit Luc qui avait reçu de si mauvais conseils et, ne voyant personne, il finit par penser que peut-être ces deux grands avaient raconté cette histoire pour épater un gosse. Mais au moment où pour la dernière fois il redescendait la rue, il vit arriver les deux grands qui, en se promenant, commençaient à frôler les étalages et ce qui le rendit furieux c'est que le petit Luc, ce gamin du Foyer, les suivait. Ils l'avaient emmené sans doute pour lui donner une leçon.

Et, à une distance raisonnable, Casse-Cou suivit ce trio, si troublé, si ému, qu'il ne savait plus ce qu'il devait faire.

Un étalage de fruits, pommes et oranges, était devant eux. Tout en ayant l'air de regarder la basilique, la chère basilique, Casse-Cou vit une main qui saisissait une pomme et le petit qui était entre eux en fit autant. Mais le trio n'alla pas plus loin : un agent qui les guettait, les commerçants ayant dû porter plainte, les arrêta immédiatement

et un coup de sifflet appela un autre sergent de ville.

Les grands crânaient, mais le petit, pomme en main, sanglotait. Alors, Casse-Cou se précipita vers le trio que déjà la foule entourait. Sur leurs portes, les commerçants étaient sortis et criaient :

– Enfin on les a pincés, depuis le temps qu’ils chapardent fallait que ça finisse !

Et l’un des agents, tenant par le bras un grand et le petit Luc par la main, s’écrie :

– Au commissariat !

Et, se tournant vers les commerçants :

– Soyez tranquilles, ils ne recommenceront pas !

C’est alors que Casse-Cou intervient :

– M. l’agent, dit-il poliment en s’approchant du petit Luc qui continuait à pleurer, je connais cet enfant-là, il vient au Foyer des Jeunes et ce sont les deux grands qui lui ont fait faire une mauvaise action. Sa mère travaille et son papa est à l’hôpital. La directrice du Foyer est ma maman, elle paiera la pomme qu’il a prise et je vous

promets qu'il ne recommencera plus.

– Mais, répond l'agent de très mauvaise humeur, qu'est-ce que tu faisais dans la rue, il y a un quart d'heure que tu y traînes. Je croyais que toi aussi tu préparais un méchant coup.

– M. l'agent, s'écrie Casse-Cou outré de ce que l'agent a dit, je guettais ces deux grands, j'avais peur pour le petit, je suis enfant de chœur à la basilique et croyez que j'y apprends autre chose qu'à voler.

– Je m'en f... de ce que tu apprends, tout ce monde-là au commissariat, on s'expliquera !

Et il ajoute :

– Prends la main de ce gamin, j'en ai assez de traîner un pleurnicheur.

Casse-Cou n'hésita pas, le petit garçon le reconnaissant se cramponnait après lui, il ne l'abandonnerait pas. Les deux grands, tout en marchant avec les agents ne cessèrent pas d'insulter Casse-Cou.

– Sale mouchard, on y retournera dans ta boîte à punaises et tu verras la raclée qu'on t'offrira à

la sortie de l'école !

– Enfant de chœur à la basilique, c'est un titre pour les imbéciles, nous on n'y met jamais les pieds dans ta basilique, et un jour tu descendras les marches plus vite que tu ne les auras montées.

Casse-Cou ne leur répondit pas. Il se reprochait d'avoir accusé deux camarades, mais il ne pouvait laisser emmener un enfant de six ans au commissariat, qui avait eu le tort d'écouter les deux grands.

Casse-Cou n'était pas fier, se balader avec deux agents dans un quartier où tout le monde le connaissait n'avait rien d'agréable, mais il pensa qu'un futur missionnaire doit tout accepter et, résigné, il entra au commissariat avec son petit bonhomme qui, hélas ! tenait toujours la pomme, preuve de la faute commise.

L'interrogatoire commença par les grands qui répondirent à peine poliment. Dans leurs cartables ouverts on trouva des oranges qui, affirmèrent-ils avec une audace extraordinaire, avaient été données par leurs parents, et comme le commissaire n'accepta pas cette excuse, ils

furent gardés au commissariat jusqu'à ce que leurs familles viennent les réclamer.

Puis ce fut le tour du petit Luc qui tenait toujours sa pomme. Il était si effrayé qu'il ne pouvait même pas dire son nom et c'est Casse-Cou qui, après avoir décliné le sien, répondit pour lui. Il affirma une fois de plus que l'enfant n'était pas coupable et avait imité ce qu'il voyait faire sans comprendre que c'était un vol, une faute grave. La directrice du Foyer des Jeunes paierait pour la pomme prise ; Casse-Cou, enfant de chœur à la basilique, donnait sa parole.

Le commissaire qui ne ressemblait pas aux agents fut intéressé par ce gamin de dix ans qui défendait avec tant de vaillance un petit dont la mère travaillait, le père, électricien, était depuis deux mois à l'hôpital, accident du travail, le commissaire conclut :

– Les deux grands vont être gardés ici jusqu'à ce que leurs parents viennent, et s'ils recommencent à voler aux étalages des commerçants ce sera la maison de correction. Quant à toi, Pierre Renard, emmène ton protégé,

qu'il aille rendre la pomme où il l'a prise, et dis à la directrice du Foyer des Jeunes de le surveiller pour qu'il ne recommence pas.

Puis se tournant vers les agents, il dit :

– Au suivant !

Bien content, Casse-Cou emmena son protégé rendre la pomme. Dans la boutique, la commerçante accepta les excuses du petit Luc que Casse-Cou avait exigées. Et le gamin en rendant le fruit dérobé – il avait choisi le plus beau – s'expliqua :

– Les méchants m'avaient dit : on prend ce qu'on a envie pour goûter et puis le jour où l'on a des sous on vient payer. Je ne savais pas que c'était un vol vous conduisant à la prison. Casse-Cou m'a expliqué et je vous promets, madame, de ne jamais recommencer.

Et le pauvre gamin a tellement de chagrin de rendre cette belle pomme que ses yeux s'emplissent de larmes.

La commerçante qui a trois enfants prend le fruit, le pose dans la corbeille puis le reprend en

disant au petit bonhomme :

– Si je te rendais la pomme, tu serais content ?

– Oh, oui, madame, je n'en ai pas mangé cet hiver, papa est à l'hôpital, alors ce que maman achète c'est pour lui, vous comprenez ?

– Je comprends, dit la commerçante, eh bien, reprends la pomme.

Le petit Luc devenu très rouge ne tendit pas la main pour s'emparer du fruit dérobé.

– C'est, dit-il embarrassé, c'est que je n'ai pas de sous pour la payer, et je ne veux pas être un voleur.

Casse-Cou explique à la dame que le monsieur de la police a dit qu'il devrait rapporter la pomme, alors si un agent le revoyait avec ce fruit il l'emmènerait encore et il ne voulait pas revoir les méchants.

Casse-Cou essaie de faire comprendre à cet enfant effrayé que la commerçante lui offrait un cadeau qu'il devait accepter. Enfin, prenant la pomme avec un sourire rayonnant, il murmure :

– Merci, madame, et comme Casse-Cou a dit

que je méritais d'être puni je ne la mangerai pas et je la porterai dimanche à mon papa.

Attendrie, la commerçante répond :

– Tu reviendras la semaine prochaine et je te donnerai deux pommes, une pour ton papa et l'autre pour toi. Celle-là, souvenir d'une mauvaise action, tu la partageras avec Casse-Cou qui est un brave petit garçon. Écoute toujours ton camarade, car dans le quartier tout le monde l'aime. Sa maman et lui ce sont deux braves cœurs comme il n'y en pas pas beaucoup.

Des clients entrant, les gamins quittent la boutique et se dirigent vers l'école. Devant la porte ils se quittent en se promettant de se retrouver au Foyer à la sortie. Le jeune voleur a confié la pomme à Casse-Cou afin de ne pas être tenté de la goûter ; c'est si bon, une pomme !

*

Les méchants n'ont pas désarmé vis-à-vis de Casse-Cou, s'ils négligent Luc, son protégé qu'ils

avaient trouvé amusant de « désaler », le protecteur est en but à toutes les méchancetés que des gamins de douze et treize ans peuvent inventer. Au Foyer où ils ont des avantages, ils viennent encore et ont l'air de ne pas s'occuper de Casse-Cou, mais à la sortie de l'école ce n'est pas la même chose et ils ne savent qu'inventer pour l'ennuyer. Devant tous ils le traitent de sale mouchard, s'efforçant de lui arracher son cartable, et comme ils sont beaucoup plus grands et plus forts que Casse-Cou ils réussissent toujours à le jeter par terre. Mais Casse-Cou a quelques bons camarades qui viennent le défendre, alors la bataille devient générale, ce qui n'est pas tolérable.

Le directeur l'ayant appris les a prévenus que si cette mauvaise tenue continuait, tous ceux qui se battaient auraient des heures de retenue ou seraient renvoyés de l'école, alors le pauvre Casse-Cou est bien malheureux et chaque jour il essaie de sortir de classe le premier ou le dernier afin d'éviter la bagarre.

Un jour, en arrivant à l'école, il voit que les

portes sont fermées et apprend que les professeurs font la grève. La grève, pour ces écoliers, c'est leur papa à la maison et maman bien préoccupée, mais ils ne croyaient pas que leurs professeurs, qui doivent toujours donner le bon exemple, feraient ce que leurs mamans appelaient une catastrophe.

En voyant tous ces garçons commencer à se battre, Casse-Cou pense immédiatement qu'il faut les emmener au Foyer où ils seront mieux que dans la rue, et il va de l'un à l'autre pour leur dire de venir avec lui, car la directrice du Foyer ne demandera pas mieux que de les accueillir.

Quelques écoliers hésitent, mais la plupart écoutent Casse-Cou et ils se dirigent vers le Foyer. Il fait beau, ils joueront dehors, c'est somme toute un jour de congé supplémentaire.

Les méchants, comme le petit Luc les appelle, ont essayé de retenir quelques écoliers, mais ils ne sont pas aimés et certains connaissent l'histoire du commissariat et ne désirent pas rester en compagnie de ces garçons.

Ce fut toute une bande qui arriva au Foyer et

les méchants se décidèrent à suivre.

Comme Casse-Cou l'avait pensé, M^{me} Renard les accueillit et leur recommanda de retourner à l'école après le déjeuner, car les professeurs pouvaient avoir eu des ennuis de transport. Mais les méchants répondirent à M^{me} Renard qu'ils ne devraient pas y aller afin que les professeurs n'aient aucun élève, si par hasard ils venaient. Et le plus grand, tenant tête à la directrice déclara :

– Chacun son tour de faire la grève, on s'est cassé le nez ce matin, eux se le casseront cet après-midi, si ces messieurs se décident à venir.

Le ton, l'allure de ces grands garçons déplurent à M^{me} Renard, elle répondit que ne connaissant pas la raison de l'absence des maîtres, les élèves ne devaient pas se permettre de les juger.

Et le grand garçon osa répondre :

– Ça c'est des histoires de bonnes sœurs pour les petits, ils font la grève sans nous prévenir, on la fera aussi. N'est-ce pas, les camarades, on n'est pas des filles qui acceptent tout !

Les garçons hésitèrent, ils ne voulaient pas déplaire à M^{me} Renard qui était si bonne pour eux. Casse-Cou intervint :

– Ne nous occupons pas de la grève, nous avons une matinée pour nous amuser, profitons-en.

Et, se précipitant vers le portique, il commença des exercices de gymnastique, où il excellait.

Les garçons le suivirent, deux autres s'en allèrent au ping-pong et plusieurs réclamèrent des livres, car le jardin était plein de soleil et ce serait agréable d'y lire dans un coin une belle aventure.

Les deux méchants restèrent seuls, furieux d'être abandonnés.

M^{me} Renard les remarqua et pensant que c'était des garçons, des durs – disait Casse-Cou – à conquérir, elle revint vers eux avec des journaux.

– Voulez-vous lire, demanda-t-elle, ou préférez-vous le jeu de boules, vous le trouverez dans le petit hangar.

– Non, répondit le plus grand, on va aller sur le boulevard, on dénichera bien un cinéma qui joue le matin.

– Mais, fit remarquer M^{me} Renard, tous les films ne sont pas pour vous et vous feriez mieux de rester ici avec vos camarades plutôt que de traîner dans les rues, vos parents ne seraient peut-être pas contents.

– Les parents, dit le plus petit, ils se moquent pas mal de ce qu'on fait pourvu qu'on leur f... la paix. Eux ont été hier soir au cinéma et il paraît que le film est épatant, chacun son tour. Le Foyer c'est bien, mais c'est surtout pour les petits, je vais avoir quatorze ans le mois prochain, alors on ne peut plus s'amuser comme des gosses. Et prenant la main de son frère il ajoute : Au revoir, madame, et vive la grève, c'est très amusant.

Tristement, M^{me} Renard les regarde s'en aller et bien qu'elle ignore l'histoire du commissariat pense qu'elle aura bien du mal avec ces garçons-là. Ils étaient déjà sur la mauvaise route, jusqu'où iraient-ils ? Elle en parlerait à l'abbé Jean qui sait si bien diriger les garçons.

La matinée se passe agréablement et quand les écoliers quittent le Foyer, M^{me} Renard leur recommande d'aller voir si l'école serait ouverte cet après-midi. Ils promettent tous de le faire.

Restée seule avec Casse-Cou, elle lui parla des deux grands qui lui ont fait si mauvaise impression, et Casse-Cou, ne voulant pas l'inquiéter, ne lui révèle pas la guerre sourde qu'ils lui faisaient, mais suggère qu'il serait peut-être préférable de ne plus les recevoir au Foyer.

M^{me} Renard explique à son fils que c'est au contraire ces deux-là dont il fallait s'occuper particulièrement, parce qu'ils étaient moralement en danger, et elle rappela à Casse-Cou que pour un futur missionnaire la guérison des âmes qui n'ont pas trouvé la bonne route est plus intéressante que celles qui y sont déjà.

Casse-Cou comprend la leçon et ce soir ou demain la chère basilique lui confirmera ce que maman vient de lui dire.

Après le déjeuner, la plupart des élèves ont écouté M^{me} Renard ; ils vont à l'école, les portes sont ouvertes, les professeurs arrivés. Avec un

plaisir qu'il voudrait bien ne pas ressentir, Casse-Cou s'aperçoit que les méchants sont absents, il aura une entrée et une sortie sans risque de bataille, ce qui est bien agréable.

Les élèves s'installent dans leurs classes respectives et le professeur de celle où est Casse-Cou leur annonce que cet après-midi ils feront du vocabulaire. Chaque élève à son tour viendra écrire au tableau un mot qu'il devra expliquer et trouver les mots qui en dérivent. Exemple : arbre, arbuste, arbrisseau, expliquer où sont les arbres, parler de la forêt, les montagnes, etc...

Chaque garçon réfléchit, puis le maître demande celui qui est prêt et Casse-Cou, décidé à faire une bêtise, se lève, s'approche du grand tableau noir.

– Pierre Renard n'a pas eu besoin de se consulter longtemps, s'écrie le professeur, il avait sans doute un mot qu'il voulait présenter.

Et d'une main qui ne tremble pas, ce gamin qui n'a pas encore onze ans, écrit en gros caractères « Grève », « Grévistes ». D'une voix claire, il explique :

– Grève, dit le dictionnaire : « ligue loyale du personnel d'un établissement qui se coalise pour faire cesser le travail et qui refuse de le reprendre si on ne satisfait pas à ses revendications ». Grévistes, ajoute-t-il : « personnes qui font la grève ».

Le silence de la classe est impressionnant. Le maître qui comprend que cet enfant le brave, ne sourcille pas et reprend :

– C'est la définition parfaite de la grève, mais avez-vous pensé quelque fois, Pierre Renard, à ceux que vous appelez les grévistes ? Ils ont souvent de si bas salaires qu'ils n'arrivent pas à donner à leur femme et à leurs enfants le plus petit confort. Salaire, savez-vous seulement ce que ce mot veut dire ?

Moins audacieux, comprenant qu'il s'est lancé dans une aventure pénible, Casse-Cou, bien embarrassé de n'avoir pas son dictionnaire sous la main bafouille un peu.

– Salaire, dit-il, c'est... c'est de l'argent qu'on vous remet quand... quand on travaille.

– Oui, c’est exactement cela, mais quand cet argent n’est pas suffisant pour faire vivre une famille, que faut-il faire, d’après vous ?

– Réclamer, écrire une lettre à la personne qui vous emploie.

– Et quand la personne ne vous répond pas, comment faut-il agir ? demande le professeur.

– Aller la voir et lui expliquer le petit salaire, la famille, tout le bazar, enfin...

– Rappelez-vous, Pierre Renard, que vous êtes dans une école et non dans la rue. Ne vous servez pas de mots impropres, « bazar » est vulgaire et ne doit désigner qu’un magasin rempli d’objets de toutes sortes. Retournez à votre place, j’espère qu’une autre fois vous plaindrez les grévistes et ne les jugerez pas.

La tête basse, désolé d’avoir blessé le maître toujours si indulgent pour eux, il s’assied sur son banc se demandant pourquoi il a voulu faire ce qu’il appelle une vilaine bêtise. C’est une mauvaise idée qui est venue tout à coup dans sa tête, une tentation d’épater ses camarades et lui,

l'enfant de chœur de la basilique, ne l'a pas repoussée. Il a succombé très facilement.

A-t-il le droit de juger maintenant ceux qu'il appelle les méchants, qui faisaient les étalages ? Tentation pour tentation, cela se vaut, et le pauvre missionnaire n'est pas fier.

Il écoute ses camarades, répond si on l'interroge, mais sa gaieté habituelle a disparu. Et quand la classe est terminée et que tous les écoliers sont sortis, il s'approche du maître resté à son bureau pour classer les devoirs et lui dit :

– Monsieur, je vous demande pardon, ce que j'ai écrit sur le tableau, c'était pour vous embêter, un mot que je ne dois pas dire ici, mais je n'en trouve pas d'autre. Enfin, je veux vous apprendre que je regrette beaucoup d'avoir écrit ce mot-là.

Le maître s'est arrêté de classer ses copies et a regardé le jeune visage attristé. C'est un papa de cinq enfants, il y a en lui des trésors d'indulgence.

Pierre Renard est l'un de ses meilleurs élèves et il devine que ces regrets, exprimés si

gentiment, sont sincères.

– C’est bien, Pierre Renard, vous avez désiré me faire comprendre que vous m’en vouliez de ne pas être venu ce matin, mais quand on fait partie d’un syndicat il faut obéir aux consignes et j’ai dû me mêler à mes collègues, je ne pouvais faire autrement. Allez, je ne vous en veux pas.

La main tendue, avec un bon sourire, le professeur congédie le jeune écolier, car il a beaucoup à faire. Une classe de quarante élèves c’est très lourd, et souvent il doit travailler bien tard pour corriger tous les cahiers.

Libéré, Casse-Cou a exprimé ses regrets et demandé pardon à celui qu’il a offensé, retourne au Foyer où il aide sa mère à servir les enfants très nombreux, et quand ils ont tous goûté il s’en va dans sa chambre pour faire ses devoirs. Ils sont longs et difficiles, il ne pourra jouer qu’en fin de journée.

Le soir est venu et M^{me} Renard a décidé qu’aujourd’hui elle ne regarderait pas la télévision, qu’elle se coucherait de bonne heure et Casse-Cou devra l’imiter, car il a une mine

fatiguée.

Et comme il se rend compte que maman a raison et qu'il n'a pas son entrain coutumier, une mauvaise action, c'est extraordinaire comme c'est lourd, après la prière faite avec maman il va dans sa chambre et se couche désirant dormir.

Il tombe tout de suite dans une profond sommeil, mais voilà qu'au milieu de la nuit il est réveillé par un bruit étrange qui vient de la grande salle du Foyer. La chambre de maman est à côté de celle de son fils et il est évident que maman ne peut rien entendre, mais Casse-Cou est certain qu'il se passe quelque chose dans la grande pièce dont il a lui-même fermé les volets. Un chat, il y en a souvent qui rôdent dans le jardin, l'a-t-on emprisonné sans s'apercevoir de sa présence, et fait-il quelques dégâts ? Casse-Cou allume l'électricité, se lève et se dirige vers la porte, de sa chambre qui communique avec la salle.

Il ouvre très doucement pour ne pas surprendre l'animal et s'aperçoit que près du secrétaire de M^{me} Renard deux ombres sont

accroupies, éclairées par une petite lampe électrique, ils essaient d'ouvrir le meuble. C'est là que maman range son argent, ce sont sans doute des cambrioleurs.

Casse-Cou est pris d'une angoisse, il a peur, mais il est courageux et s'avance près de ces ombres dont ils ne voit que le dos. Comme il est pieds nus, il ne fait aucun bruit et ce n'est qu'à côté d'eux qu'il les interpelle :

– Qu'est-ce que vous faites là, vous n'avez pas honte de voler l'argent du Foyer ?

Brusquement, affolées, les ombres se retournent et comme Casse-Cou vient d'ouvrir le commutateur la lumière lui montre les deux méchants qui, tenailles et ciseaux en mains essaient de forcer le secrétaire de M^{me} Renard.

– Vous ! s'écrie-t-il, vous en êtes là ! Des cambrioleurs, et la maison de correction qui vous attend ne vous fait donc pas peur ?

Fous de rage de se voir découverts par ce garçon qu'ils détestent, les deux méchants se précipitent sur le pauvre Casse-Cou pour lui

donner la raclée qu'il mérite.

– Tu n'as pas tes gardiens aujourd'hui ! crie l'un.

Et l'autre ajoute :

– On va t'apprendre une bonne fois à te mêler de ce qui te regarde.

Et les coups pleuvent sur ce garçon en pyjama qui n'est même pas chaussé.

Le malheureux Casse-Cou tente de se défendre, mais ce sont deux brutes en colère qui ont raté leur premier cambriolage.

Au moment où Casse-Cou a été jeté par terre et où les assaillants continuent à le frapper à grands coups de soulier, M^{me} Renard, enfin réveillée par le bruit, paraît et voyant son fils maltraité par ces deux chenapans qu'elle reconnaît, elle se précipite vers eux.

– Que faites-vous ici ? Que se passe-t-il ? Pourquoi battez-vous mon fils ? Et le plus grand répond :

– Votre fils, ce cher Casse-Cou, nous avait indiqué un coup à faire, on devait partager la

galette, et puis il n'a pas voulu, il réclamait tout, alors on l'a rossé. Gardez-le, votre sale gosse, mais soyez sûre qu'un jour ou l'autre on lui cassera la figure, ce jour-là vous ne serez pas là pour le défendre. Viens, Paul, on se trotte, laissons ces deux magots ensemble.

Et ouvrant les volets, sautant par la fenêtre, les gamins disparaissent.

Casse-Cou, à moitié assommé, en entendant l'accusation portée contre lui par ces misérables, s'est redressé et tendant les bras à sa mère il éclate en sanglots, criant :

– Tu ne les crois pas, maman, dis-moi que tu ne les crois pas !

– Mon chéri, mon pauvre chéri, répond M^{me} Renard, les yeux pleins de larmes, tu oublies que tu es mon enfant et que je te sais honnête et courageux. Essaie de te relever et raconte-moi ce qui s'est passé.

– Ils sont venus probablement par la salle d'eau où la fenêtre est facile à ouvrir et ils ont attaqué ton secrétaire. De ma chambre j'ai

entendu du bruit, alors je suis venu. Tu connais le reste, mais j'ai beau faire de la gymnastique je n'ai pas pu lutter avec eux, ils sont plus grands, plus forts que moi et maintenant dès que je les vois approcher, j'ai peur, je suis comme paralysé.

– Alors, demande M^{me} Renard, ils t'ont déjà battu ?

– Oui, à la sortie de l'école souvent ils m'attendent pour me chiper mon cartable ou me faire tomber.

– Ce sont de vilains garçons, je vais les signaler à la police.

– Ça ne servira à rien, maman, ils ont déjà été à la police et cette visite les a rendus encore plus méchants. Et, aidant son fils à se relever, M^{me} Renard dit :

– J'en ai parlé à l'abbé Jean, il m'a appris que leur mère était divorcée, remariée et que leur beau-père ne les aimait guère.

– Et leur père ? demande Casse-Cou.

– Il est en Amérique et ne songe guère à ses fils. Ils doivent avoir de mauvais camarades, des

cambricoleurs, peut-être, et ils ont voulu les imiter. Essaie de marcher, mon petit, je crois que tu n'as rien de cassé.

– Non, répond Casse-Cou en prenant le bras de sa mère, les jambes obéissent, mais j'ai mal partout.

– Viens te coucher et je vais te frictionner avec de l'eau de Cologne, cela te soulagera. Il faut dormir pour oublier ce cauchemar. Nous ne sommes pas assez protégés contre les vols, il faudra faire poser une sonnette nous indiquant qu'on cherche à pénétrer dans la maison et au besoin j'achèterai un revolver pour faire peur, car je n'aurais jamais le courage de tuer quelqu'un, même un bandit.

Et Casse-Cou plein de rancune s'écrie :

– Moi je l'aurai, je défendrai le Foyer et ma maman si on osait l'attaquer.

Il a dit ces paroles avec une telle énergie que M^{me} Renard comprend que son fils va mieux.

– Viens te coucher, répète-t-elle, demain je ferai mettre des barreaux à la fenêtre de la salle

d'eau et avec une sonnette électrique les cambrioleurs ne pourront plus pénétrer chez nous.

Et Casse-Cou, bien fatigué par les coups reçus et l'émotion ressentie, se couche, se laisse frictionner par sa maman qui ne le quitte qu'étant certaine qu'il dort, et elle laisse la porte ouverte qui fait communiquer les chambres.

Triste, bien triste, M^{me} Renard se couche de nouveau en pensant qu'il est vraiment difficile de conquérir des enfants.

Mise au courant du cambriolage et des attaques contre Casse-Cou, M^{me} Durnal a été prévenir le commissaire de police et demandé qu'un agent soit de garde pendant quelque temps à la sortie de l'école, car elle craignait la rancune des deux garçons.

Le commissaire lui a appris que ces gamins étaient déjà signalés, qu'il avait averti la mère et le beau-père qui s'étaient contentés de répondre : « C'est de la mauvaise graine, on n'a qu'à les enfermer. »

Et comme le commissaire leur faisait remarquer que dans une maison de redressement ils seraient obligés de payer pour eux, le beau-père s'était écrié : « Laissez-les donc tranquilles, ils finiront par faire du vilain, alors la police interviendra et nous ne les aurons plus à notre charge. Ce ne sont pas mes enfants et leur mère ne les aime pas plus que moi. »

Après cette conversation avec le commissaire rapportée à M^{me} Renard, les deux dames avaient conclu que ces deux garçons privés d'affection, de direction, ne devraient pas être abandonnés et Casse-Cou fut chargé de leur dire, s'il les revoyait, que tout était pardonné, oublié et qu'ils pouvaient revenir au Foyer. Mais ils ne revinrent pas et la présence du sergent de ville à la sortie de l'école ne leur permettait plus d'attendre celui qu'ils appelaient leur ennemi. Ils s'en allaient très vite, car le directeur de l'école, voulant éviter les bagarres faisait sortir les grands cinq minutes avant les « moyens ».

Au Foyer tout était paisible et M^{me} Durnal autant que M^{me} Renard se réjouissaient, car

chaque jour le nombre des enfants augmentait.

Mais les « méchants » ne se résignaient pas à traîner dans les rues à la recherche du mauvais coup à faire et, loin du Foyer, ils en appréciaient les agréments. Le goûter, dont ils se moquaient à cause du bol de lait pour nourrissons, disaient-ils, leur manquait. La télévision qui leur permettait d'assister à toutes les cérémonies leur avait révélé un amusement de choix, et en dehors de ce Casse-Cou qu'ils détestaient, ils avaient des camarades avec lesquels ils s'entendaient bien.

Revenir au Foyer où leur premier cambriolage, avait été un échec, c'était impossible, l'orgueil ne leur permettait pas et les mauvais garçons qui leur avaient conseillé le coup à faire, beaucoup plus âgés qu'eux, refusaient de les recevoir, car ils considéraient que ces gamins, trop jeunes et maladroits, pouvaient être des complices compromettants. Il faut se méfier des gosses, disait un chef de vingt ans qui était en train de former une bande de gamins dressés à faire les voitures arrêtées le long des trottoirs. Ayant un passe-partout, qui les ouvrait, ils devaient

s'emparer de tous les objets à l'intérieur des véhicules : sacs à main, valises, vêtements, couvertures, serviettes d'écolier. Souvent la recette était abondante, mais il fallait se méfier des « types » en civil qui maintenant surveillaient autant que les agents.

Un autre jour, les plus habiles, faisaient le métro, puis le dimanche, les églises, cueillant un parapluie, un sac à main laissés sur une chaise pendant que les paroissiens allaient communier.

Toutes ces tristes activités ne pouvaient être confiées à des jeunes qui avaient raté le premier cambriolage indiqué par eux et qui, confié à d'autres, aurait dû réussir.

Un jour où ils déambulaient rue Saint-Pierre, surveillés par les commerçants, ils rencontrèrent Casse-Cou et le petit Luc qui venaient acheter des cerises pour le Foyer chez la marchande qui avait été si gentille le jour du vol de la pomme.

Sur le même trottoir ils se trouvèrent tous les quatre face à face.

Casse-Cou qui se rappelait les coups et les

injures eut peur, et la petite main de Luc se mit aussi à trembler dans la sienne, mais Casse-Cou se rappelant ce que sa mère lui avait dit sur ces garçons devenus ce qu'ils étaient, peut-être parce que personne ne les aimait leur parla :

– Bonjour Louis, bonjour Paul, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vus. Maman m'a chargé de vous dire qu'il fallait revenir au Foyer, tout est oublié, tout est pardonné.

Pardonné ! Ce mot ne plut pas à ces deux voyous. Louis ricana :

– Nous n'avons pas besoin de pardon.

Et Paul renchérit :

– On s'embête dans ta boîte à curé et à vieilles dames. Restes-y si ça te plaît, mais ne nous demande pas d'y venir. Si on l'a quittée, c'est qu'on s'y rasait.

Et reprenant la main de Luc, en s'en allant, Casse-Cou répondit :

– C'est dommage, car je crois que vous ne devez pas vous amuser tous les jours.

Du monde dans la rue, les commerçants

devant leurs étalages firent comprendre aux « méchants » qu'il ne fallait pas donner un coup de pied à Casse-Cou, un de ces coups de pied au milieu de la jambe qui le mettrait facilement par terre ; ils le laissèrent s'en aller paisiblement.

– Ce que je déteste ce type-là ! cria Paul.

Et Louis ajouta :

– Un jour on lui administrera la volée qu'il mérite et il n'aura plus le toupet de nous parler de pardon.

Hélas ! ce jour arriva.

C'était un jeudi où Casse-Cou ayant servi une grand-messe à la basilique, descendait tranquillement à l'heure du déjeuner les longs escaliers qui mènent au sanctuaire, déserts à ce moment de la journée. Il admirait le beau temps que le bon Dieu offrait à la terre et il était encore tout imprégné de cette paix merveilleuse qu'il éprouvait toujours dans sa chère basilique. Au moment où il était au milieu de l'escalier, il reçut dans le dos deux gros coups de poing et un coup de pied qui le firent basculer et le jetèrent par

terre. Il descendit sur le dos les marches plus vite qu'il ne les avait montées. Étourdi par les terribles chocs que lui réservaient les pierres il se trouva en bas, inconscient, ne cherchant même pas à se relever, il ne savait plus où il était, ce qu'il avait.

Des passants qui montaient à la basilique le trouvèrent et tentèrent de le redresser, mais Casse-Cou poussa de tels cris qu'ils n'osèrent plus le bouger. L'un d'eux partit téléphoner à Police-Secours pour qu'on transporte l'enfant à l'hôpital. Et bien qu'il fût à moitié assommé, Casse-Cou se souvint du médecin rencontré à la clinique de M^{me} Durnal et il eut la force de dire : Hôpital de la Pitié, Dr Malave. Et il ajouta d'une voix imperceptible : c'est un ami.

Et tout se succéda très vite : Police-Secours arriva et le passant qui avait été la prévenir recommanda aux agents de conduire cet enfant à la Pitié, service du Dr Malave.

– C'est un parent ? demanda l'agent d'un ton bourru.

– Sans doute, répondit le monsieur. Et Casse-

Cou qui semblait maintenant avoir perdu connaissance fut emmené à l'hôpital de la Pitié.

La Pitié est un des plus beaux hôpitaux de Paris et le nom du Dr Malave, chef de clinique, applanit toutes les difficultés.

Un blessé ramassé dans la rue, sans nom, sans adresse, c'est toujours ennuyeux pour la police et l'administration. Le docteur Malave, revenu voir un de ses patients qui l'inquiétait, fut appelé près de l'enfant qui l'avait réclamé et qu'il reconnut tout de suite. M^{me} Durnal lui avait raconté les conséquences de son accident et la création du Foyer. Il était convenu que le docteur viendrait l'hiver prochain examiner les enfants du Foyer pour dépister ceux qui auraient besoin d'être soignés.

Il examina rapidement Casse-Cou, lui fit faire une piqûre, puis ordonna qu'on le mène immédiatement à la salle de radiographie ; il fallait voir ce que l'enfant avait de cassé, il s'y trouverait aussi.

Dans la salle, la piqûre ayant agi, Casse-Cou reprit complètement connaissance ; en ouvrant les

yeux, il reconnut le docteur :

– Bonjour, docteur, je vous avais bien annoncé, dit-il d'une petite voix faible, qu'un jour je viendrais chez vous. J'ai dégringolé les escaliers de la basilique et c'est dans les jambes où est mon mal, je ne peux plus les remuer. Faudra prévenir M^{me} Durnal qui avertira maman « en douce », mais qui sera aussi contente que moi que je sois chez vous.

– Ne te fatigue pas, mon bonhomme, je ferai tout le nécessaire et je vais essayer de te remettre bien vite sur tes jambes. Ferme les yeux et laisse-toi faire.

Et pendant une demi-heure, Casse-Cou resta dans la salle. Quand il la quitta, le docteur Malave dit aux infirmières qui reconduisaient le blessé :

– Un mauvais cas, il vous faudra beaucoup de patience avec ce malade, une vertèbre de la colonne vertébrale est atteinte, je vais faire un plâtre tout de suite. Cachet pour dormir. Remontez-lui le moral, c'est un brave petit gars.

Et dans une salle où il n’y avait que dix malades, Casse-Cou se retrouva bien installé, attendant avec impatience sa maman qui allait certainement venir. Il était sûr que le docteur n’oublierait pas de prévenir M^{me} Durnal qui amènerait maman dans sa belle voiture.

Son accident ? Casse-Cou maintenant s’en souvenait avec précision. Deux coups de poing dans le dos, un croc-en-jambe qu’il ne voulait pas reconnaître. Il ne pouvait croire à la malice des « méchants » qui, ne pouvant plus le battre au sortir de l’école à cause de l’agent en faction, l’avaient guetté à la sortie de la basilique pour se venger du cambriolage interrompu. Bien qu’il fût très abîmé, Casse-Cou ne voulait pas divulguer ses soupçons et quand le docteur l’a interrogé il se contenta de répondre : « Je suis tombé dans les escaliers conduisant à la basilique, j’écoutais les cloches et les oiseaux et je me suis retrouvé au bas des marches. »

Mais le passant qui avait été appeler Police-Secours avait de son côté fait une déposition aux agents. Assis sur la terrasse il regardait ce petit

bonhomme descendre si raisonnablement quand deux grands gamins, surgis derrière lui, l'avaient attaqué dans le dos. Quand l'enfant était tombé et avait roulé au bas des marches, les deux chenapans avaient fui du côté du funiculaire. Convoqué par la police, le passant renouvela sa déclaration, ce qui eut pour résultat l'après-midi où Casse-Cou attendait avec tant d'impatience sa maman, de voir à sa place arriver près de son lit deux messieurs qui venaient prendre des précisions sur sa chute.

L'interrogatoire commença. Casse-Cou s'étonna d'abord de l'intérêt de la police, car les messieurs avaient dit qu'ils étaient envoyés par la police, mais après plusieurs questions il se rendit compte que cette police supposait que l'accident avait été provoqué, et quand celui qui dirigeait l'enquête lui demanda s'il n'avait pas quelque mauvais camarade qui aurait voulu l'attaquer, Casse-Cou affirma, et c'était la vérité, qu'il n'avait vu personne, et il suggéra qu'il avait probablement été victime d'un étourdissement.

Mais le monsieur de la police ne se contenta

pas de cette explication, et continuant à l'interroger :

– N'avex-vous pas, à l'école, des élèves qui aiment à se disputer avec vous ? On nous a signalé qu'à l'entrée et à la sortie des batailles étaient fréquentes, et vous étiez toujours là, des écoliers semblant vous en vouloir. Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

Cette question embarrassa Casse-Cou, il ne voulait pas parler, accuser, mais tout à coup il eut la certitude que cette chute qui l'avait conduit à l'hôpital était un tour des méchants. Les deux coups de poing et le croc-en-jambe habituel qui tant de fois lui avaient été offerts à la sortie de l'école, maintenant il les reconnaissait. C'était Louis et Paul qui lui avaient paralysé les jambes, ses pauvres jambes qui depuis l'accident ne peuvent plus bouger, ce qui paraît inquiéter beaucoup le chirurgien. Ah ! Casse-Cou va se venger, ils lui ont fait assez de mal, il faut que cela finisse, ils doivent être punis !

Au moment où il va parler, accuser, se dresse devant lui la chère basilique, cette maison toute

blanche où depuis plus de deux ans il vit près de l'abbé Jean qui lui a dit en parlant des deux garçons : « s'ils continuent à agir aussi mal on les enverra dans une maison de correction, de redressement, d'où ils sortiront plus mauvais que maintenant, perdus à jamais. Il faut essayer de les ramener dans le bon chemin. »

Et Casse-Cou, fermant les yeux, ne voit plus la salle de l'hôpital et garde la précieuse image de la basilique. Il répond d'un ton doux, presque un murmure :

– Monsieur, je suis fatigué, je voudrais dormir.

Et il ajoute :

– J'attends maman.

Les messieurs de la police comprennent qu'ils n'obtiendront rien de ce gamin et, mécontents, se retirent.

Dès que Casse-Cou est certain qu'ils ne sont plus là, il ouvre les yeux, guettant la porte par laquelle maman va entrer, il est certain qu'elle viendra. Il ne sait pas quelle heure il est. On a dû lui retirer sa montre, celle de son papa que

maman lui a donnée et qu'il a mise ce matin comme tous les jours. Ce doit être l'infirmière qui la lui a enlevée, et comme elle passe près de son lit, il l'appelle :

– Mademoiselle, auriez-vous l'obligeance de me dire ce qu'est devenue ma montre ?

– Le verre était cassé, vous pouviez l'abîmer, je l'ai portée au contrôle, on vous la rendra quand vous nous quitterez.

– Non, mademoiselle, je préfère la donner à maman pour qu'elle la fasse réparer, c'est la montre de mon papa qui était aviateur, elle y tient beaucoup et elle serait contrariée de la savoir au contrôle.

– C'est parfait, répond gentiment l'infirmière qui a pitié de ce gamin ; dès que votre maman sera là, je la lui apporterai.

Un cri de joie se fait entendre, M^{me} Renard entre, précédant M^{me} Durnal qui a voulu venir aussi. Les premiers baisers sont échangés en silence, ils sont si contents de se retrouver, mais quand les deux visiteuses sont assises, Casse-Cou

regarde attentivement sa maman et son visage ne lui plaît guère. Il est gonflé, ses yeux sont rouges, on dirait qu'elle a pleuré, beaucoup pleuré.

Tendant son bras, heureusement il peut le remuer :

– Maman, demande-t-il, tu as du chagrin, un gros chagrin, que se passe-t-il au Foyer, un cambriolage, un incendie ? M^{me} Durnal, je vous en prie, dites-moi pourquoi maman a un si triste visage.

Et comme la pauvre M^{me} Renard, trop bouleversée, ne peut répondre, car ses yeux sont pleins de larmes, M^{me} Durnal intervient :

– Mon petit Casse-Cou, il faut comprendre que ce n'est pas très agréable d'apprendre que son fils est un peu démoli, et tant qu'on ne l'a pas vu on s'imagine que les choses sont beaucoup plus graves qu'elles ne le sont en réalité. Et puis tu n'as jamais été à l'hôpital, tes petites maladies elle les a soignées, alors ça lui fait de la peine de te sentir si loin d'elle.

Très grave Casse-Cou répond, s'excusant :

– Tu comprends, maman, je n’ai pas fait d’imprudance, un faux-pas, et dans l’escalier c’est très dangereux, on se trouve en bas sans savoir comment on y est venu.

– Ce faux-pas, Casse-Cou, demande maman d’une voix étranglée qui dit sa peine, on ne te l’a pas fait faire ? Quelqu’un que tu n’as pas vu ne t’aurait pas poussé ?

Casse-Cou hésite, il comprend que sa mère voudrait savoir la vérité. Pourquoi faire ? Il est inutile de s’occuper de cette histoire, mieux vaut n’en plus parler : « Pardonnez-moi mes offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Cette prière s’impose à Casse-Cou avec une telle force, qu’il dit en souriant :

– Maman, ne fais pas de moi un missionnaire que des Chinois ont martyrisé. J’ai un corset de plâtre, ce n’est pas très agréable, c’est le dos que je me suis abîmé, et ce sont les jambes qui ne marchent plus. Difficile à comprendre. Mais dans quelques jours on pourra me transporter au Foyer, je retrouverai ma petite chambre que j’aime tant

et que je dois à M^{me} Durnal, je verrai le jardin qui doit être tout plein joli, j'entendrai les oiseaux qui me réveillent le matin et je m'arrangerai avec un camarade pour qu'il m'apporte les devoirs de l'école, ainsi je ne perdrai pas mon année. Et puis, ajoute-t-il moins sûr de lui, et puis le docteur m'a dit que dans quelques semaines je pourrai probablement un peu marcher et d'ici là il donnera une adresse où l'on prête aux impotents une voiture pour circuler. On la fait avancer avec ses bras et je pourrai me promener dans le jardin. Le docteur m'a bien expliqué mon cas, tout est prévu, il n'y a que mon service à la basilique que je ne pourrai pas assurer, il faudra prévenir l'abbé Jean.

– Il est averti, répond M^{me} Durnal, il viendra demain te voir.

– Alors, tout est bien, maman ne te fais pas de chagrin, tu me ferais croire que je suis très malade. Pense que le bon Dieu est là et qu'il arrangera tout. Il nous a tant gâtés depuis quelque temps, nous ne pouvions pas toujours recevoir sans rien donner. Moi j'ai offert mon dos, toi ton

sourire, ton courage, il ne faut pas que les petits du Foyer te voient pleurer, ça leur ferait de la peine autant qu'à moi. Ne pleure plus.

Avec énergie, M^{me} Renard essuie ses yeux.

– Je ne vais penser qu'à ton retour, répond-elle. J'arrangerai ta chambre pour que tu sois le mieux possible et en laissant la porte ouverte tu pourras communiquer avec les enfants. Luc qui a appris ton accident m'a fait promettre de te dire qu'il va faire une longue prière pour toi, c'est tout ce qu'il peut donner, dit-il, parce qu'il n'a pas d'argent.

– Pauvre Luc, fais attention que les « méchants », comme il les appelle, ne le tourmente pas pendant mon absence.

– Ils ne viennent plus guère au Foyer, dit M^{me} Durnal.

– Il faut demander aux camarades de les ramener, ils ne doivent pas être abandonnés.

Se rendant compte que Casse-Cou est fatigué, M^{me} Durnal se lève, le docteur a demandé une courte visite.

– Je reviendrai te chercher, dit-elle, ton chirurgien réclame l’ambulance pour te transporter, tu la connais puisque tu m’as accompagnée lors de mon accident.

– Votre accident, balbutie Casse-Cou, c’est affreux ce que je vais dire. Je ne le regrette pas parce que. sans lui nous ne vous aurions jamais connue et Montmartre n’aurait pas de Foyer pour empêcher les gosses de faire des bêtises dans la rue.

– C’est parfait, reprend M^{me} Durnal en riant, et maintenant repose-toi. Il y a quelques petits paquets dans ce sac que je mets au pied de ton lit, ils t’aideront à trouver le temps moins long et dans peu de jours tu seras au Foyer.

Un dernier baiser, une dernière étreinte, et courageux, avec un petit sourire tremblant, Casse-Cou voit s’en aller les deux visiteuses, la plus âgée soutenant celle qui a tant de peine. Casse-Cou marchera-t-il de nouveau ? Il a dit : le bon Dieu est là, c’est à Lui qu’il faut s’adresser pour qu’il guérisse.

Et Casse-Cou, pour oublier son chagrin, prend

les petits paquets composés par maman et M^{me} Durnal. Il se réjouit de ce qu'ils contiennent. Les mauvais jours seront bien vite passés, il s'abandonne à la volonté de Celui qui dirige tout sur la terre, il est une de ses créatures ; il a confiance en Lui.

*

Un beau jour de mai, à Montmartre où il y a encore quelques coins de campagne, les « méchants » sont dans la rue ne sachant que faire. Cet après-midi il n'y a pas d'école et ils ont quitté la maison comme d'habitude, désirant traîner dans le quartier à la recherche d'une mauvaise action.

Quand l'école est fermée ils savent bien que le Foyer ouvre ses portes de bonne heure, et s'ils étaient bien avec ce sale type qu'est Casse-Cou, le jardin est agréable et les camarades supportables. Et puis le goûter, malgré le lait, transformé pour la saison chaude en chocolat

glacé, est tout de même bon à consommer.

Ils passent dans les rues, regardent les étalages, mais la plupart des boutiques sont fermées et les commerçants ne sortent leurs marchandises qu'après trois heures.

– Ce que ces types-là sont paresseux, dit Louis, l'aîné, mais il ne pense pas une minute que lui, à quatorze ans, est encore dans une classe avec des gamins de dix et onze ans. Le maître dit poliment à sa mère qu'il est « retardé », mais son beau-père le traite de fainéant, ce qui est juste.

Son frère, qui va avoir treize ans, est dans une classe supérieure à la sienne et va passer son certificat d'études cette année. Cela lui est bien égal, il n'a aucun amour-propre et préfère ne pas travailler. Les devoirs, les leçons à apprendre sont pour lui des cauchemars et chaque fois qu'il peut éviter de s'en occuper, il est bien content.

Cet après-midi, ils n'ont aucun travail pour l'école, aussi peuvent-ils flâner à leur aise dans ces rues où pour le moment, ils n'ont rien à chiper. Dans leurs cartables emportés pour faire croire qu'ils allaient à l'école, il n'y a qu'une

tartine et un morceau de fromage, le beau-père trouvant que le chocolat est trop cher pour des « vauriens » de leur espèce. Depuis la visite au commissariat de police, il n'a plus de doute sur la valeur des enfants de la femme divorcée qu'il a épousée, il ne les a jamais aimés, il les supportait, c'était tout ce qu'il pouvait faire, maintenant il ne peut plus les voir, et tous les jours ce sont, à cause d'eux, des disputes avec leur mère, ce qui rend le climat de la maison intenable.

Ces deux gamins ne pensent jamais que si leur conduite, était différente ils pourraient le changer, mais ils préfèrent s'engager un peu plus tous les jours sur cette route que l'abbé Jean qui vient parfois au Foyer appelle une route bordée de précipices, et un jour on tombe dans un si terrible, si dangereux qu'on n'en ressort jamais.

Les « méchants » se moquent des prédictions de l'abbé Jean, ils prendront la route qui leur plaît, personne n'a le droit de les en empêcher.

Mais voilà que traînant dans une rue qui monte vers le Sacré-Cœur, la basilique qui se dresse dans le ciel bleu leur fait penser au Foyer,

à Casse-Cou. Qu'est-il devenu depuis le dernier jeudi où ils l'avaient guetté un long moment à la sortie du sanctuaire pour lui donner la raclée qu'ils lui devaient. Ce sale type les avait surpris pendant le cambriolage du Foyer qui leur aurait rapporté beaucoup d'argent. Deux coups de poing, un croc-en-jambe et le jeune enfant de chœur dégringolait les escaliers. La suite, ils l'ignoraient, car ce mauvais coup fait ils s'étaient enfuis dans les jardins le long du funiculaire et avaient été faire les commissions dont leur mère les avait chargés.

Et voilà que ce jour de mai, ce jour si lumineux, s'ennuyant dans les rues peu intéressantes, pour les voleurs qu'ils sont devenus, ils pensent au Foyer où ils seraient bien mieux qu'ailleurs. Il n'est que trois heures, ils pourront au moins avoir un bon goûter, leur mère ne rentre qu'à six heures, et ils laisseront de côté le pain et le fromage imposés par le beau-père.

Louis, l'aîné qui dirige, dit :

– Si on allait chez la vieille dame ? Ce serait amusant de revoir Casse-Cou après sa raclée.

– C’était jeudi dernier qu’il aurait fallu le voir, huit jours après il doit être de nouveau enfant de chœur, et fier de l’être ! Je ne peux « encaisser » ce type-là, ce modèle d’écolier, comme dit le maître, me donne envie quand je le vois de lui dire des sottises. Comme il ne répond jamais, ça m’agace et quand je l’ai vu descendre les marches plus vite qu’il ne les avait montées, j’étais rudement content ! Ton croc-en-jambe, Louis, est épatant, personne, n’y résiste.

– Oui, répond fièrement l’aîné, c’est un coup de judo, je l’ai vu faire au cinéma et je l’ai travaillé.

Avec un mauvais rire Paul s’écrie :

– Si le beau-père t’entendait, il dirait que tu peux donc travailler quelque chose.

Et Louis conclut :

– Allons au Foyer voir ce que ces vieilles saintes fabriquent.

– Faut tout de même avoir du courage pour s’occuper pendant des heures d’enfants qui ne vous sont rien, remarque Paul.

– Tu sais bien, reprend Louis, que le grand Philippe m’a expliqué qu’elles font cela pour éviter l’enfer que peut-être elles ont mérité.

– L’enfer, ça c’est une chose qui me fait peur.

Mais Louis, très fier, répond :

– Moi je n’y pense jamais, c’est pour plus tard, alors à quoi bon en avoir peur maintenant !

– Tu as peut-être raison, mais l’abbé Jean...

– Fiche-moi la paix avec ton abbé Jean, si on t’écoutait il faudrait vivre comme des vieux, moi ça ne me dit rien.

Au moment d’entrer au Foyer ils ont une hésitation. Dans cette enceinte, c’est obligatoire, il faut éviter les vilains gestes, les mots orduriers qu’ils aiment à dire, on doit les laisser à la porte, mais il y a le jardin, les jeux, les livres, le bon goûter, il faut choisir, et résolument, choix fait, ils entrent au Foyer.

Dans le jardin, les arbres ont leur parure d’été, il fait bon et les enfants sont nombreux.

– Ça sent la campagne, dit Louis qui se rappelle les dernières vacances en Normandie

dans la ferme de ses grands-parents maternels. Il s'y est beaucoup amusé, préférant les travaux des champs à ceux de l'école. Peut-être, que s'il était resté là-bas il ne serait pas devenu le voyou qu'il est et son exemple n'aurait pas entraîné son frère.

Avant d'aller signer la feuille de présence, signature obligatoire, ils se promènent à travers les groupes, cherchant Casse-Cou, leur victime. Et Casse-Cou, organisateur habituel des jeux, n'est pas là.

Après cette courte inspection ils se dirigent vers la maison, pensant y trouver Casse-Cou qui parfois remplace M^{me} Renard près de la table où la feuille attend les signatures. Mais le jeune garçon n'est pas là, c'est M^{me} Durnal qui est assise près de la table.

Un peu désorienté Louis s'approche, suivi de son frère :

– Bonjour, madame, on vient pour signer.

M^{me} Durnal les a reconnus et connaît le soupçon qui pèse sur eux, mais elle ne le laissera pas voir.

– Ah vous voilà, dit-elle, il y a longtemps qu'on ne vous avait vus !

Et Louis répond :

– On avait du boulot à faire.

Et sévère la voix habituellement si douce de M^{me} Durnal demande :

– Du bon ou du mauvais ?

Cette question étonne les méchants. Louis hésite à répondre, cette vieille sainte l'embête, mais il n'osera pas être grossier. Elle représente le jardin, les jeux, le goûter. Et puis, sait-elle qu'on a rossé ce cher Casse-Cou, qu'elle semble tant aimer ?

Désagréable, Louis se décide à répondre :

– Du bon, naturellement, pourquoi voulez-vous que ce soit du mauvais ?

– Parce que je sais que souvent vous préférez le mauvais. Aujourd'hui je vous demande d'être particulièrement gentils, de ne pas vous disputer avec vos camarades. M^{me} Renard est à l'hôpital et ne rentrera que dans une heure et j'ai la triste joie de vous apprendre que lundi prochain

l'ambulance ramènera ici le pauvre Casse-Cou qui a encore devant lui de longs jours à ne pouvoir marcher.

Stupéfaits, les deux garçons demandent ensemble :

– Qu'est-ce qu'il a Casse-Cou ?

– Vous ne savez pas, reprend M^{me} Durnal étonnée de leur ignorance qui n'est peut-être que mensonge, vous ne savez pas, répète-t-elle, il est tombé des escaliers qui conduisent à la basilique et s'est abîmé la colonne vertébrale. Alors, il ne peut se tenir sur ses jambes. Il a un corset de plâtre et le docteur espère qu'un jour cela s'arrangera, c'est terrible pour sa mère de le voir dans cet état.

Et comme d'autres garçons arrivent pour signer et qu'il faut laisser la place libre, elle ajoute :

– M. l'abbé Jean est à la bibliothèque, demandez-lui des détails et des nouvelles il vous en donnera, il va très souvent voir Casse-Cou à l'hôpital.

Penauds, embarrassés, les deux « méchants » se dirigent vers la bibliothèque où dans un coin de la grande salle une longue table et des chaises confortables attendent les garçons qui désirent lire tranquillement.

Aujourd'hui il fait si beau que les lecteurs sont tous dehors, ils ne rentreront que la nuit venue, aussi l'abbé Jean prépare sur la table les journaux, les périodiques que tout à l'heure ils réclameront.

En voyant entrer les deux garçons qu'il soupçonne il se redresse, s'arrête de travailler et les regarde attentivement. Quatorze et treize ans, est-ce possible, se dit-il, que ces cœurs, qui sont encore des cœurs d'enfants, soient à jamais perdus et aient pu combiner une vengeance contre un camarade qui les avait surpris en train de commettre une vilaine action ? Il est seul avec eux, aucune personne n'est dans la pièce, il va les interroger.

– Bonjour, M. l'abbé, dit Louis avec une certaine timidité, la dame Durnal nous envoie pour que vous nous racontiez l'accident de

Casse-Cou.

Et, profondément peiné par cette audace, le prêtre répond :

– Accident que vous connaissez peut-être mieux que tout autre.

Stupéfaits, les deux garçons reculent loin des yeux qui cherchent à savoir la vérité.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, M. l'abbé ? reprend Louis qui a l'intention de lutter.

Un prêtre, une robe noire ne l'intimide pas, tandis que son frère, plus près que lui de sa première communion, se cache derrière son aîné pour ne pas avoir à répondre.

– Oui, insiste Louis très bas, que voulez-vous dire ?

– Vous désirez entendre le récit de l'accident, reprend l'abbé, je vais vous le faire. Il y a aujourd'hui huit jours, Pierre Renard, Casse-Cou, comme vous l'appellez, messe servie, vêtements ecclésiastiques rangés, tout en ordre dans la sacristie, notre enfant de chœur, s'en allait comme chaque jour sourire aux lèvres, et voilà

que les cloches s'étant mises à sonner et les oiseaux à chanter, m'a-t-il dit, deux voyous qui devraient être aujourd'hui en prison, lui ont donné dans le dos deux coups de poing et un coup de pied qui non seulement l'ont fait tomber, mais descendre en roulant de marche en marche une partie des escaliers. En bas il était sans connaissance. Un promeneur qui avait vu toute la scène a appelé la police, une ambulance est arrivé et on a emmené Pierre, Casse-Cou, à l'hôpital de la Pitié où il est depuis huit jours paralysé et cette paralysie peut durer des mois, des années. Vous voyez le mal que ces méchants gamins ont fait à un petit – ils étaient, paraît-il, beaucoup plus grands que lui – qui n'était que gentillesse.

Atterrés, les deux garçons se taisent, mais Louis qui comprend qu'il faut dire quelque chose balbutie :

– C'est dommage... on ne savait pas... on croyait qu'il était tombé comme tout le monde. On en a fait, nous, des chutes, Paul et moi, et on ne s'est jamais rien cassé.

– Peut-être, répond l'abbé, mais ce n'était pas

dans des escaliers. Du reste, la police enquête, elle finira bien par découvrir les coupables. Si Pierre voulait parler, ils seraient déjà probablement arrêtés, mais la police a beau l'interroger, il se refuse à accuser des garçons qu'il n'a pas vus.

– Pourquoi ? demande Paul ébahi par tant de générosité.

– Parce que j'ai eu le tort de lui apprendre que ces garçons, arrêtés, seraient envoyés devant le Tribunal qui les condamnerait à la maison de redressement jusqu'à vingt et un ans, et il n'a pas voulu les y envoyer. C'est très beau, mais aussi regrettable de laisser en liberté deux méchants gamins qui peuvent faire encore des mauvaises actions.

Et Paul, mal à son aise, honteux, bafouille :

– Ils n'en feront peut-être plus. L'histoire de Casse-Cou, s'ils la connaissent, les empêchera de recommencer.

Et Paul, content de ces paroles que son frère vient de prononcer ajoute :

– Non, ils ne recommenceront plus. On se bat, on se dispute, mais en général on ne se casse pas. M. l'abbé, s'écrie-t-il en relevant la tête, est-ce qu'on peut aller voir Casse-Cou ? Dimanche on est libres, les parents vont au cinéma et si à l'école les places ne sont pas bonnes, ils ne nous emmènent pas : on s'arrangera pour qu'elles ne soient pas bonnes, ça nous connaît !

M. l'abbé hésite à répondre, ah, comme il hésite. Faut-il envoyer les « méchants » à l'hôpital, sont-ils sincères ou veulent-ils tout simplement contempler, peut-être avec plaisir, le mal qu'ils ont fait ? M. l'abbé ne veut pas croire que dans des cœurs si jeunes, il y ait une telle méchanceté.

– Oui, répond-il, hésitant encore, vous pouvez aller le voir un court moment, il est encore très faible. Hôpital de la Pitié, salle du docteur Malave.

– Merci, M. l'abbé, dit Paul, on ira sûrement parce que les places on est certains qu'elles seront mauvaises.

– Alors, affirme Louis, on sera libres.

– C’est parfait, reprend le prêtre, maintenant allez vous amuser, vous êtes mieux ici qu’à traîner dans les rues à la recherche de bêtises à faire.

Louis et Paul s’en vont lentement, leur audace disparue. Ils se sont peut-être rendus compte que l’abbé les soupçonnait et que si Casse-Cou avait voulu, ils seraient aujourd’hui tous les deux en prison, condamnés à vivre dans cette maison de correction dont leur beau-père parle toujours et où il souhaite les voir enfermés jusqu’à leur majorité : vingt et un ans ! Tant d’années à passer entre des murs, des portes qui ne s’ouvrent jamais, ce serait affreux !

Tout de même, Casse-Cou est un chic type de leur éviter ce malheur et de n’avoir pas voulu raconter à la police la guerre sourde qu’ils lui faisaient depuis des mois. Et se dirigeant vers le trapèze qui se trouve libre, Paul dit :

– C’est un bon gosse tout de même ce Casse-Cou !

– Oui, répond Paul, je n’aurais jamais cru qu’il ne « cafarderait » pas.

Et Paul conclut en attrapant le trapèze :

– On ne croyait tout de même pas que ça tournerait comme ça !

Trapèze, pétanque, bon goûter ne réjouissent pas les méchants, ils rencontrent Luc qui, bien entendu, leur parle du « grand malheur », Casse-Cou est « sans jambes » pour des jours et des jours. M^{me} Durnal lui fait faire une petite voiture qu'il pourra diriger avec ses bras qui, heureusement, n'ont rien, il n'y a que le dos de cassé.

Les méchants s'en vont de bonne heure, ils en ont assez d'entendre parler tout le temps de ce Casse-Cou qu'ils veulent oublier. Le pourront-ils ?

*

L'hôpital de la Pitié ! Ce nom s'impose. Les méchants s'en sont souvenus et quand le dimanche matin ils ont annoncé à leurs parents qu'ils voulaient aller y voir un camarade

accidenté, le beau-père étonné que ces deux gamins qu'il juge insupportables et qui le sont, puissent avoir un bon sentiment a sorti de sa poche un billet et leur a dit d'aller acheter quelque chose pour ce camarade et qu'il leur donnerait en plus des tickets de métro. Il fallait demander à leur maman de déjeuner de bonne heure, car l'hôpital de la Pitié était loin de Montmartre et les visites sont terminées à trois heures.

Et à midi et demi, portant des fruits et des journaux ils s'en allèrent, plus sérieux qu'ils n'étaient d'habitude, pour aller voir ce Casse-Cou qu'ils avaient démoli.

L'hôpital de la Pitié est le plus bel hôpital de Paris ; pavillons séparés par des jardins, grandes salles claires.

Avec le nom de la salle ils trouvèrent facilement le pavillon où devait être Casse-Cou. Et devant la porte qu'ils allaient ouvrir ils ont une hésitation, réalisant cette fois complètement le mal qu'ils ont fait.

Mais des parents, des amis arrivent, il faut

entrer.

Cette grande pièce blanche, ces lits blancs, ces infirmières, tout ce qu'ils n'avaient jamais vu, les surprend tellement qu'à l'entrée de la salle ils attendent, ne sachant où aller et ce qu'ils doivent faire. Une surveillante, passant près d'eux, leur demande quel malade ils cherchent.

– Pierre Renard, répondit Louis d'une voix étranglée par l'émotion.

Et il ajoute :

– C'est un copain qui s'est cassé le dos.

– Cinquième lit à droite, il n'a pas encore de visite.

Cinquième lit à droite ! Il fallait passer devant des malades dont quelques-uns semblaient souffrir. L'un près de l'autre les garçons s'avancèrent.

Casse-Cou qui guettait l'arrivée de sa mère les aperçoit et très étonné, un peu craintif, se demande ce qu'ils viennent faire. Était-ce pour se réjouir du résultat de l'agression ? Bien vite il a honte de cette mauvaise pensée et comme ils

approchent de son lit, il les appelle :

– Paul, Louis !

Et il ajoute :

– Comme c’est gentil de venir me voir, car j’espère bien qu’un de vos parents n’est pas dans la salle ?

– Non, répond Louis, c’est pour toi qu’on vient.

– Oui, ajoute Paul, on a appris l’autre jour au Foyer que tu étais à l’hôpital, Luc avait bien du chagrin et nous aussi, faut le croire.

– Je croirai tout ce que vous voudrez, s’écrie Casse-Cou stupéfait.

Et puis, reprend Louis, voilà des oranges, des journaux, on a payé tout ça, on n’a rien chipé, c’est le beau-père qui nous a donné un billet.

– Et, ajoute Paul, on était content de venir, on te promet qu’on ne se battra plus et qu’à l’école on te laissera tranquille.

– Même si on t’attaque, s’écrie Louis, on te défendra, et on s’y connaît maintenant. On

travaille le judo tous les soirs avec le beau-père qui dit qu'on a des dispositions.

– Merci, dit Casse-Cou tristement, merci pour tout, mais vous savez je suis très abîmé, le docteur dit que je serai longtemps sans pouvoir marcher.

– Qu'est-ce qu'il en sait ? répond Louis, bien souvent les médecins se trompent et s'il faut prier pour ta guérison, Paul et moi on priera ! Toi, l'enfant de chœur de la basilique, elle ne te laissera pas tomber, si tu as besoin d'un miracle, elle le fera, et l'abbé Jean est là pour un coup.

– Un miracle, répète Casse-Cou, il faut en être digne.

Louis qui n'aime pas à être contrarié reprend :

– Pourquoi donc tu n'en serais pas digne, l'élève modèle comme dit le « prof » de l'école.

– Je voudrais bien vous croire, mais la petite voiture que M^{me} Durnal a commandée me fait peur. Cela m'indique, me fait penser, que je serai longtemps infirme.

– En voilà des idées, s'écrie Paul vraiment

bouleversé, le dos ça se raccommode comme une jambe !

Et Casse-Cou qui trouve que la conversation n'est pas agréable pour ses visiteurs, reprend :

– Vaut mieux ne pas parler de l'accident, ça s'arrangera comme le bon Dieu voudra.

Mais Louis insiste, il veut des précisions :

– Dis-nous, demande-t-il, si tu connais ceux qui t'ont fichu par terre.

Casse-Cou juge que ces deux garçons, ces deux méchants comme Luc les appelle, sont vraiment audacieux. S'imaginent-ils qu'il n'a pas reconnu le fameux croc-en-jambe, judo perfectionné, comme dit Paul, qui lui a été donné dans les escaliers ? Mais doit-il leur dire ? Alors cette visite deviendra pénible. En pensant à la grande maison blanche, il répond :

– Oui, sur le moment j'ai cru les reconnaître, à présent j'ai tout oublié.

– Mais, insiste Paul, M. l'abbé nous a raconté qu'on faisait une enquête, que la police était venue t'interroger à l'hôpital et que tu n'as rien

voulu expliquer. Tu as parlé de cloches, d'oiseaux qui chantaient, paraît-il, un étourdissement, un faux-pas, et tu roulais jusqu'en bas. Si on t'interroge encore, diras-tu la même chose ?

– Pourquoi veux-tu que je change ? Mon dos cassé par ma faute ou par celle des autres, le résultat est pareil.

– Alors, reprend Louis toujours inquiet, paraît qu'un monsieur qui se reposait sur la terrasse a vu deux voyous, ça ne pouvait être que deux voyous, qui te bousculaient, il a fait un rapport à la police, toute une histoire dont on ne se débarrassera pas facilement. M^{me} Durnal et ta mère voudront qu'on poursuive l'enquête.

– Je m'y opposerai, s'écrie Casse-Cou, parce que je n'accuserai personne.

– Mais, demande Paul de plus en plus honteux, tu sais pourtant qui sont ces deux... voyous ?

Et lentement, les yeux fermés, Casse-Cou répond :

– Je m’en doute, je le sais, mais comme cette attaque se passait dans mon dos, je peux affirmer que je ne les ai pas vu, c’est la vérité.

– Oui, répète Louis, c’est la vérité.

Paul reprend :

– Tu en veux beaucoup à ces deux... voyous et tu te vengeras quand tu seras guéri ?

– Non, répond Casse-Cou les mains jointes, je leur ai pardonné, seulement quand je les rencontrerai dans ma petite voiture, je leur demanderai qu’en souvenir de mon accident ils cessent d’être des voyous.

Louis et Paul se dressent, et l’aîné s’écrie :

– Casse-Cou tu es un trop chic type, c’est pas possible que des gosses comme toi existent ! Est-ce la basilique, le métier que tu y faisais qui t’a rendu si... si bon, si indulgent ?

Et gravement, l’enfant de chœur répond :

– Oui, c’est la basilique, car si je guéris je veux être à son service toute ma vie. Je le lui avais déjà promis le jour de ma première communion, mais il ne faut en parler à personne,

l'abbé Jean seul le sait. Je voulais être missionnaire-aviateur, aller là où les peuples sont encore des sauvages pour les instruire, les délivrer des sorciers, mais maintenant je ne sais plus ce que je pourrai faire.

M^{me} Renard arrivant près du lit de son fils, la conversation se termine. En apercevant les deux garçons, elle est d'abord effrayée. Que viennent-ils faire près de Casse-Cou ? Se réjouir du résultat de leur agression ? Ils en sont bien capables ! Elle, la mère si profondément attristée, n'a pas encore pu pardonner. Son fils, son seul enfant devenu un infirme parce que deux garçons l'ont lâchement attaqué dans le dos, réussissant à lui faire descendre tout l'escalier ballotté d'une marche à l'autre ! C'est presque un crime, dit la police, qui ne se pardonne pas. Elle les veut arrêtés, condamnés, punis enfin. Avec quel plaisir elle va leur dire de s'en aller, ils n'ont rien à faire ici, rien que du mal.

Casse-Cou a deviné ce que sa mère ressent, il connaît si bien son visage qu'il s'empresse de dire :

– Bonjour, maman. Louis et Paul sont venus me voir et m’apporter des oranges et des journaux, c’est bien gentil, mais ils vont me quitter parce que plusieurs visites à la fois ne sont pas permises.

Tendant ses mains aux deux méchants, Casse-Cou ajoute :

– Merci d’être venus, je vous verrai la semaine prochaine au Foyer.

Et très bas, l’un à côté de l’autre, s’approchant de Casse-Cou les deux gamins murmurent :

– On ne sera plus jamais des voyous... on te le jure.

Se redressant, les yeux pleins de bonheur, Casse-Cou crie à ceux qui le cœur lourd s’en vont :

– À bientôt, mes deux amis, à bientôt !

M^{me} Renard ne demande aucune explication. Elle est à l’hôpital pour prévenir Casse-Cou que demain elle viendra le chercher avec l’ambulance. La chambre au Foyer est prête à le recevoir. La petite voiture est arrivée et dès que le

docteur le permettra, il pourra aller dans le jardin, bien agréable quand il fait beau. Au Foyer il y a beaucoup d'enfants qui viennent chaque jour faire leurs devoirs. Une jeune fille, monitrice, envoyée par l'abbé Jean, les aide et les surveille. Tous se réjouissent du retour de Casse-Cou et les grands ont préparé des guirlandes voulant faire à son arrivée une haie d'honneur : c'est l'enfant de chœur de la basilique qui revient !

Le jardin, la grande maison blanche où le Sacré-Cœur repose, avec quel plaisir Casse-Cou va les revoir !

Aujourd'hui la joie est en lui, il pense que son accident a peut-être sauvé deux garçons et pour un futur missionnaire ce résultat lui apporte une allégresse qu'il n'avait encore jamais ressentie, et il remercie Celui qui lui a permis de connaître un tel bonheur.

– Maman, dit-il, je crois que Louis et Paul ont repris la bonne route, comme dit M. l'abbé, il ne faudra plus jamais les appeler « les méchants », surnom donné par Luc, et nous les aiderons à rester sur cette route. Tu le feras, et M^{me} Durnal

aussi, promets-le-moi. Je suis un peu malade, il ne faut rien me refuser.

Et M^{me} Renard, surprise par la générosité de son fils comprend que son enfant est dirigé par un autre qu'elle et qu'elle doit tout accepter.

En souriant, un peu tristement, elle répond :

– Je promets tout ce que tu voudras. Pour que tu guérisses il faut que nous multiplions les bonnes actions afin d'obtenir cette grâce.

– C'est ce que je pense, reprend Casse-Cou les mains jointes, les yeux clos pour mieux revoir la grande maison blanche qu'il va être si heureux de retrouver.

*

La vie d'infirmes de Casse-Cou s'est organisée. Son retour au Foyer a réjoui tous les enfants, et dans sa chambre les plus humbles cadeaux se sont accumulés.

Les parents des habitués du Foyer ont voulu

prouver leur reconnaissance à celle qui tous les jours reçoit leurs enfants et Casse-Cou, comblé, a retrouvé sa gaieté.

Dans la semaine qui a suivi son retour le docteur est venu, a regardé la voiture et a déclaré que Casse-Cou pouvait s'en servir. Il l'a lui-même installé et le petit blessé qui avait encore de la force dans les bras a pu la faire marcher lui-même dans le jardin, ce qui l'a réjoui.

Pour M^{me} Renard ce n'a pas été la même chose. Quand elle a vu son fils dans cette voiture elle a, hélas ! compris qu'il y était pour des mois et que son Casse-Cou qui rêvait d'aviation ne serait plus jamais qu'un infirme. Et comme ses yeux étaient pleins de larmes, elle s'est retirée dans sa chambre pour que son fils ne s'aperçoive pas de son chagrin.

Un après-midi où Casse-Cou était dans le jardin, Louis et Paul sont arrivés et quand ils ont vu leur camarade installé dans cette voiture d'infirme ils ont eu, eux aussi, eux qui se croyaient des « durs », des larmes dans les yeux, mais Casse-Cou, tout joyeux, se dirigeait vers

eux et d'un mouvement brusque de la main ils ont refoulé leurs larmes.

Casse-Cou les a interrogés, il lui semblait en avoir le droit. Que devenaient-ils ? Que faisaient-ils ? Il y avait plusieurs jours qu'ils n'avaient paru au Foyer.

Et ils expliquèrent que leur mère ayant eu une mauvaise grippe, elle était restée à la maison et ils avaient dû faire tout ce que, d'habitude, elle faisait : courses, ménage, cuisine. Ils avaient été, paraît-il, de mauvais cuisiniers ne se doutant pas jusqu'alors que c'était difficile de remplacer une maman.

Casse-Cou en les écoutant se rendit compte qu'ils n'avaient pas encore quitté la bonne route et les envoya à M^{me} Renard pour les signatures, et celle-ci les reçut très gentiment, comme son fils le lui avait demandé.

Ils retournèrent dans le jardin, mais les jeux habituels, trapèze, pétanque, glissière, ne leur disaient plus rien, Casse-Cou dans sa petite voiture, allait de l'un à l'autre, surveillant les plus jeunes, donnant un conseil, apaisant une dispute,

étant l'arbitre des compétitions. Casse-Cou et sa voiture étaient pour les anciens « méchants » un remords qui se promenait, s'imposait à eux, et cette vue leur devenait si pénible que, s'ils avaient osé, ils auraient quitté le Foyer, préférant la rue où ils ne verraient plus celui dont ils avaient fait un infirme.

Plusieurs jours de suite ils revinrent cependant dans ce jardin, qu'un magnifique printemps rendait si agréable et un de ces après-midi ils y rencontrèrent, près de Casse-Cou, Jérôme, le commis du Père Charles qui discutait avec lui. Casse-Cou lui expliquait qu'il avait le grand désir d'aller revoir la basilique et lui demandait s'il ne pourrait pas l'aider à s'y rendre par le chemin des automobiles, là où il n'y avait pas d'escaliers.

Jérôme qui voulait faire plaisir à Casse-Cou essayait de le dissuader de cette promenade qui serait pour lui très fatigante, mais Louis et Paul se proposèrent : ils pourraient à tour de rôle pousser la petite voiture, ainsi Casse-Cou n'aurait aucune fatigue.

Et le prochain dimanche, s'il faisait beau, les

pèlerins se mettraient en route puisque M^{me} Renard et le docteur l'avaient permis.

Et par un beau jour de juin, un matin de bonne heure, ils voulaient arriver pour la grand-messe, Casse-Cou bien installé dans sa voiture s'en va, heureux d'aller revoir de près sa chère basilique. Afin de ne pas se fatiguer, Jérôme, le grand qui a seize ans, défend à Casse-Cou de toucher aux roues, de remuer les bras, il ne doit pas s'en servir, ayant avec lui trois infirmiers.

Et M^{me} Renard qui s'efforce de sourire voit le cortège s'en aller. Jérôme pousse la voiture et Louis et Paul, les remplaçants, se tiennent de chaque côté de Casse-Cou qui paraît si content. Et en fermant la grille du jardin, M^{me} Renard murmure :

– Mon Dieu, guérissez-le, il n'a pas mérité de rester infirme.

Le temps est magnifique, le ciel bleu est plein de promesses et dès que Casse-Cou aperçoit le sanctuaire qui s'élève si blanc, cette basilique où, tout jeune, il a commencé à servir, il tend les bras pour la reprendre, la garder dans son cœur qu'elle

n'a jamais quitté.

Jérôme, accepte que Louis et Paul le remplacent ; il a deviné qu'ils tiennent particulièrement à faire cet effort et leur gentillesse l'étonne. Dans le quartier on les appelle les voyous, les sales gosses, accusant leurs parents qui ne les surveillent pas, et voilà qu'aujourd'hui, près de Casse-Cou, ils sont si doux, si prévenants que chacun se demande ce qui a pu les transformer ainsi.

Arrivés par la route des automobiles peu nombreuses à cette heure matinale, la petite voiture s'arrête au bas des marches qui conduisent aux portes d'entrée et, quand elles sont ouvertes par les paroissiens qui viennent assister à la messe, Casse-Cou entend des chants qui préludent au saint office.

L'enfant de chœur a les yeux fermés, il ne veut pas apercevoir ce sanctuaire où, hélas ! il ne peut plus entrer.

Il écoute le chant des orgues qui accompagne les prêtres en chasuble et le blanc cortège des enfants de chœur. Casse-Cou est heureux, mais il

a un peu mal aussi en pensant que jamais maintenant il ne sera parmi ceux qui servent la messe... à moins qu'un jour il guérisse, mais le bon Dieu le voudra-t-il ?

Que se passe-t-il ? Casse-Cou se rend compte que la voiture est soulevée par ses trois amis qui montent les marches, et sur le dallage elle est posée sans le moindre choc qui pourrait faire du mal à l'infirmes. Paul se précipite pour ouvrir la porte et Jérôme pousse la voiture qui passe facilement.

De nouveau, Casse-Cou est dans sa chère basilique. Jérôme frôle avec la voiture le fameux tronc où son ami l'a découvert et derrière une barrière de bois il installe le blessé qui peut voir le maître-autel, Louis et Paul ont disparu. Ils sont retournés à l'entrée du sanctuaire où une affiche a retenu leur attention, affiche qu'ils lisent lentement. Pèlerinage à Lourdes pour les grands malades en juillet, se faire inscrire à la sacristie par M. l'abbé Jean qui reçoit tous les jours, le soir à dix-sept heures. On demande des brancardiers de bonne volonté.

Cette affiche leur dit ce qu'il faut faire : emmener Casse-Cou à Lourdes ! Ils iront dès demain voir l'abbé Jean et lui expliqueront leur cas. Il faut absolument que la Sainte Vierge guérisse Casse-Cou, car maintenant ils savent qu'ils ne pourront jamais plus être heureux avec ce « remords » vivant qu'ils voient tous les jours.

Ils promettent, et tiendront leur promesse, d'être de « chic types » comme Casse-Cou. Déjà ils travaillent beaucoup mieux à l'école, sont exacts aux repas, et pendant les heures qu'ils ne passent pas au Foyer cherchent à faire plaisir autour d'eux. Leur beau-père n'en revient pas, M^{me} Renard et M^{me} Durnal s'étonnent, seul Casse-Cou comprend que c'est son accident qui les a transformés. Les cœurs des enfants peuvent toujours guérir.

Sachant maintenant ce qu'il faut faire, ils regagnent la petite voiture et s'asseyent près d'elle. Le visage de Casse-Cou les surprend : il rayonne de joie, il est comme avant son accident, avec quelque chose de plus qu'ils ne comprennent pas. Casse-Cou prie pour que son

infirmité qu'il acceptera avec résignation soit utile à ceux qui l'ont causée.

Et les trois « sauvés » s'agenouillent près de la petite voiture, à même le sol, rien ne leur semble trop dur pour obtenir la guérison de Casse-Cou, et au moment de l'élévation, là où Jésus vient sur la terre, têtes inclinées, mains jointes, ils supplient pour celui qui ne pouvant s'agenouiller a essayé de se courber malgré l'affreux corset de plâtre qui paralyse ses mouvements.

Quand le moment solennel est passé, ils relèvent la tête et très étonnés s'aperçoivent que l'abbé Jean qui faisait la quête est près d'eux. Il leur sourit sans leur tendre la bourse, car il a deviné que les enfants ne doivent pas avoir d'argent, mais Jérôme qui maintenant gagne bien sa vie est heureux de, pouvoir y mettre une pièce de cinq francs.

L'abbé Jean remercie et murmure :

– Attendez-moi pour la sortie, les marches sont plus difficiles à descendre qu'à monter, je viendrai vous aider. Et, en passant de nouveau devant le groupe, il pense que ce jeune

missionnaire a sauvé des enfants qui sans son aide se dirigeaient vers le mal.

Comprendre ce qui se passe sur la terre c'est bien difficile, si on n'admet pas que chaque créature est dirigée par un Maître tout-puissant.

*

Le lundi qui a suivi le beau dimanche où Casse-Cou a revu sa chère basilique, Louis et Paul, en tenue d'écoliers propres, bien coiffés, mains nettes, s'en vont au Sacré-Cœur afin de voir l'abbé Jean auquel ils veulent expliquer leur « cas ».

C'est presque une confession qu'ils vont faire, aussi sont-ils embarrassés et en arrivant à la sacristie ils bafouillent déjà en disant bonjour.

L'abbé Jean est étonné de les voir, mais il les reçoit très gentiment.

– Bonjour, mes grands garçons, asseyez-vous, vous avez quelque chose à me demander ?

– C’est au sujet du voyage de Lourdes qu’on vient, murmure Louis en baissant la tête.

– Ah ! reprend l’abbé, le voyage de Lourdes est un pèlerinage où ne sont admis que les grands malades.

Et Paul qui voit que son frère hésite, s’écrie – il faut en finir :

– C’est pour un malade et des brancardiers volontaires.

L’abbé Jean devine tout de suite la raison de cette visite, mais il ne le dira pas, ces deux garçons doivent avouer leur forfait.

– Ce malade doit être très gravement atteint, un certificat médical est exigé, et il doit habiter le quartier.

– Il aura le certificat et il habite Montmartre, répond Louis.

– Parfait, mais peut-il un peu payer, explique l’abbé, ces voyages coûtent très cher et la basilique n’est pas bien riche.

– Je ne sais pas s’il pourra payer, mais nous, si vous pouviez M. l’abbé nous trouver du travail à

faire le jeudi et le dimanche, on vous donnerait l'argent et alors on pourrait emmener notre malade.

– C'est un de vos parents ? questionne l'abbé.

– Non, c'est un ami qu'on aime bien, vous le connaissez du reste, c'est Casse-Cou.

– C'est une excellente idée, affirme l'abbé, Pierre Renard, enfant de chœur à la basilique a droit à la gratuité du voyage. Ne vous inquiétez donc pas de cette question-là.

– Mais c'est qu'il y en a une autre, M. l'abbé, reprend Louis, tête basse, mains crispées, c'est qu'on voudrait être brancardiers volontaires pour l'accompagner. Nous sommes forts tous les deux.

Et Paul ajoute :

– Comme c'est nous qui l'avons un peu cassé, on voudrait aller prier à Lourdes pour que la Sainte Vierge le guérisse.

– Si vous voulez, M. l'abbé, on pourrait être ses brancardiers.

– Et, reprend Louis qui a du courage maintenant que le « vilain » a été dit, et on ferait

aussi autre chose, tout ce qu'on pourrait pour être utiles aux malades que vous transporterez.

L'abbé ne montre aucun étonnement, il avait toujours pensé que cet accident qui a eu des suites que personne ne pouvait prévoir, était dû à ces deux gamins qui veulent maintenant essayer de réparer le mal qu'ils ont fait.

– Je comprends votre désir, mais vous êtes bien jeunes pour être brancardiers et puis c'est une chose qui s'apprend et je vais demander à la Croix-Rouge qui donne des cours de secourisme, de vous apprendre les notions les plus urgentes. Si le professeur vous juge aptes, je vous emmènerai. Le cours a lieu tous les lundis soir à six heures au patronage, je vous y recevrai lundi prochain.

Contents, Louis et Paul se lèvent, la confession a été moins pénible qu'ils ne le pensaient et ils écoutent attentivement l'abbé qui leur explique tout ce qu'on demande aux brancardiers qui accompagnent de grands malades.

En général le train part en fin de journée,

quand la chaleur est tombée, et toute la nuit dans ces wagons où il n'y a que des couchettes, il faut s'occuper de ces malheureux qui n'ont plus qu'un espoir, c'est Lourdes ! Quand ils ne s'assoupissent pas on doit chanter avec eux des cantiques pour soulager leurs souffrances, leur donner constamment à boire, car souvent ils sont dévorés par la fièvre, et ce n'est pas commode de faire boire des malades dans un train. Mais les infirmières de la Croix-Rouge sont là, il faut les aider, ce sont elles qui dirigent.

Louis et Paul affirment qu'ils sont prêts à tout faire, à tout accepter pour que Casse-Cou guérisse, et très heureux l'abbé leur rappelle le rendez-vous de lundi où ces deux garçons qui sont robustes et paraissent prêts à se dévouer pourront apprendre à être utiles.

*

Les premiers jours de juillet, alors que tous les écoliers sont en vacances, au Foyer, M^{me} Renard

prépare les affaires de son fils qui s'en va le soir même à Lourdes avec l'abbé Jean, Louis et Paul devenus brancardiers-secouristes de la Croix-Rouge.

Une ambulance va venir le chercher à cinq heures, M^{me} Renard a la permission de l'accompagner jusqu'à la gare où elle retrouvera l'abbé Jean et ceux qu'on appelait « les méchants » et qui sont devenus de si gentils garçons.

Casse-Cou est très calme, sa mère n'ose lui parler de sa guérison tant elle a peur que ce pèlerinage qu'il va faire soit pour lui sans résultat. Combien de malades vont à Lourdes avec le grand espoir de revenir guéris et rentrent chez eux dans le même état !

Casse-Cou ne dit rien, il est content de faire ce voyage. Lourdes dont il a tellement entendu parler, cette ville que la Sainte Vierge a visitée, peut-être fera-t-elle quelque chose pour lui, un miracle ? S'il reste infirme c'est que le bon Dieu ne l'aura pas trouvé digne de cette grâce que sa mère et ses amis espèrent.

À cinq heures, comme l'abbé Jean l'avait annoncé, une ambulance s'arrête devant la grille du Foyer et les infirmiers avec le brancard viennent chercher le malade et celle qui l'accompagne jusqu'à la gare.

Casse-Cou est de nouveau couché sur un brancard, la petite voiture reste au Foyer et jusqu'à ce qu'il revienne il sera étendu comme un grand malade. Trois jours ce n'est pas long, dans trois jours il sera là de nouveau, guéri ou pour toujours, toujours, ce mot est horrible, infirme, obligé de vivre avec un corset qu'on ne lui enlève même pas la nuit. Il a bien compris que le docteur et sa mère n'espèrent plus qu'il retrouvera l'usage de ses jambes. C'est triste, affreusement triste, et pour ne pas pleurer il lui faut parfois beaucoup de courage.

Dans la cour de la gare les ambulances sont nombreuses. Casse-Cou et sa maman ne s'imaginaient pas qu'il y avait tant de malades à Paris. Dès qu'une ambulance s'arrête, les secouristes de la Croix-Rouge, très nombreux, se précipitent et après avoir vu le malade savent vers

quel train il faut le diriger. Casse-Cou appartient au train blanc, le train des enfants.

M^{me} Renard suit le brancard et les jeunes malades, très nombreux, la plupart atteints de poliomyélite, quelques-uns entièrement paralysés, d'autres ont les yeux fermés, des aveugles, et ces petits visages sans lumière sont pénibles à voir. Casse-Cou en les côtoyant pense qu'à Lourdes il demandera leur guérison.

Sur le quai, l'abbé Jean est là avec Louis et Paul devenus brancardiers, leurs parents enthousiasmés par leur conduite ont payé la tenue de secouristes et ils ne ressemblent plus aux deux voyous qui traînaient dans les rues de Montmartre pour chiper ce qu'ils pouvaient aux étalages.

Doucement, ils remplacent les brancardiers qui retournent dans la cour chercher d'autres malades et le groupe, l'abbé Jean en tête, se dirige vers le train. Près du contrôle le Père Charles et Jérôme sont là. En juillet le charbonnier n'a pas beaucoup de clients, la boutique est fermée pour deux heures. Ils ne

pouvaient laisser s'en aller Casse-Cou sans lui dire qu'ils penseraient bien à lui, mais ils n'osent lui parler de guérison craignant que ce pèlerinage lui fasse plus de mal que de bien, c'est le dernier espoir.

L'installation sur la haute couchette se fait très facilement, une infirmière est là qui indique tous les mouvements qu'il faut faire et les jeunes brancardiers mettent tant d'amour dans leurs gestes que l'infirmière déclare qu'ils sont très adroits.

Louis répond :

– C'est notre ami, Casse-Cou, mademoiselle, un chic type. Est-ce que nous pourrions rester avec lui dans le compartiment pour vous aider ? On ferait tout ce que vous voudriez.

Les deux jeunes visages sont suppliants et l'infirmière leur promet de les demander à M. l'abbé.

Bonne et compréhensive, elle autorise M^{me} Renard à venir embrasser son fils, puis Casse-Cou fait un signe d'adieu au Père Charles et à

Jérôme et doucement le train blanc se met en marche. Il part le premier et les parents des petits malades restés sur le quai à mesure que le train s'éloigne n'ayant plus besoin de dissimuler leur chagrin, sentent que leurs yeux s'emplissent de larmes, car tous ont l'angoisse de se demander si les chers petits, emmenés à la Vierge de Lourdes, reviendront guéris ou améliorés. C'est si triste de voir de jeunes enfants souffrir d'un mal devant lequel les médecins sont impuissants !

Dans le train les malades sont presque tous heureux. Les cantiques qu'ils chantent, ce voyage qu'ils font, il y en a qui n'ont pas quitté leur lit depuis plusieurs mois, leur donnent de la joie. À Lourdes, ils vont trouver la Vierge qui les attend, venue du ciel pour apprendre à une humble bergère de leur âge, à laquelle elle a parlé, lui recommandant de prier et pendant que les cantiques s'envolent par les fenêtres dont quelques-unes sont ouvertes, les enfants, mains croisées, s'endorment.

L'infirmière va et vient, arrangeant un oreiller, une couverture, consolant un enfant qui souffre,

et Louis et Paul accroupis près de la couchette de Casse-Cou essaient de ne pas dormir, tant ils ont peur que l'infirmière réclame leurs services.

Et, comme peu à peu le silence succède aux cantiques, l'infirmière s'assied sur un pliant au milieu du wagon après avoir donné aux jeunes brancardiers une couverture qui leur permettra de dormir. Ils doivent se reposer, car demain, à Lourdes, la journée sera dure, à l'hôpital il y aura beaucoup de travail.

Lourdes ! Casse-Cou qui a réussi à dormir aperçoit par la petite fenêtre des arbres, des champs verts et une rivière aussi bleue que le ciel, il sait que c'est le Gave. Et se dressant il voit une flèche, svelte et pure qui doit être celle de l'église de Notre-Dame et tout près d'elle, dans la montagne est la grotte où la Vierge est apparue.

Pendant les réunions auxquelles dans sa petite voiture il assistait, l'abbé Jean qui vient chaque année avec des malades leur a beaucoup parlé de Lourdes où la Vierge s'est manifestée à Bernadette.

Les brancardiers ont bien dormi, l'infirmière

leur a donné de bonnes tartines ainsi qu'aux malades, ils sont si contents qu'ils ont admirablement supporté la fatigue de la nuit, couchés par terre dans un wagon.

Le train s'arrête et le transport des malades se fait avec une rapidité surprenante par des brancardiers qui, pendant les grands pèlerinages, sont toujours là. Mais Louis et Paul ne veulent laisser à personne leur malade et l'infirmière, touchée par le dévouement affectueux de ces jeunes garçons demande aux brancardiers de les laisser faire car ils sont très adroits.

Dans l'ambulance où ils ont été acceptés ils décrivent à Casse-Cou, qui allongé ne peut distinguer grand-chose, ce qu'ils voient.

– Ah ! Casse-Cou, s'écrie Louis, ce que tu verras quand tu seras guéri, c'est magnifique ! L'église est toute blanche comme ta chère basilique, et derrière, des montagnes comme tu n'en as jamais vues. Elles se dressent vers le ciel, toutes vertes. Des arbres magnifiques et des petites maisons entourées de jardins fleuris, nous irons voir tout cela de près, et l'abbé Jean nous a

dit que le chemin de Croix se faisait dans la montagne.

– Mais je ne pourrai pas y aller, répond Casse-Cou, puisque je n’ai pas de voiture.

– Si. La dame infirmière nous a dit qu’il y avait des voitures à l’hôpital. Lourdes, c’est une ville qui a été créée pour les malades, alors les transports n’ont pas été oubliés.

– Oui, répond Casse-Cou, c’est la Sainte Vierge qui a demandé à Bernadette la chapelle, les processions, les prières.

À l’hôpital, Casse-Cou est immédiatement couché, repos exigé, puis il ira avec tous les malades à la grotte dans une petite voiture puisqu’il a la permission de s’asseoir.

L’abbé Jean est là, avec ses pèlerins, il emmène les jeunes brancardiers au réfectoire où un bon déjeuner leur est servi. Après ils iront se reposer et dans deux heures ils emmèneront leur malade à une messe qui se dira à la Grotte.

Il y a près de l’hôpital une grande pelouse où ils peuvent aller. La journée sera pénible pour les

jeunes brancardiers et ils repartent demain soir, il faut laisser la place à d'autres malades, à d'autres pèlerins.

Et après avoir reçu la promesse que l'abbé viendra les chercher, les réveiller, ils vont essayer de dormir. Ils s'étendent sur la pelouse, près du Gave qui leur semble beaucoup plus agréable que de coucher dans un wagon où malgré la couverture ils étaient bien cahotés.

Le Gave, comme le ciel, est bleu, un vent léger, parfumé, agite les feuilles des platanes, un beau soleil illumine le paysage, tout est calme, paix, silence. Heureux, ils s'endorment en demandant à la Sainte Vierge de guérir leur ami, ce Casse-Cou qu'ils ont blessé quand ils étaient des voyous.

À onze heures, dans une petite voiture moins confortable que celle offerte par M^{me} Durnal, Casse-Cou, par ses deux brancardiers, est amené à la Grotte. Les trois enfants n'ont pas assez d'yeux pour regarder ces pierres où est venue la Sainte Vierge. Elle a choisi cette humble maison, ce creux de rocher, pour apparaître à une pauvre

petite fille qui venait ramasser du bois mort pour réchauffer sa demeure. À gauche de cette grotte où est une statue de la Sainte Vierge faite par les hommes, beaucoup moins belle, a dit Bernadette que la « Dame », des béquilles en masse, entassées les unes sur les autres, données par ceux qui ont été guéris et des cierges en quantité dont la lumière s'élève vers Celle qui a voulu venir sur la terre pour consoler et rappeler aux hommes ce que Son Fils, pendant son séjour parmi nous leur avait demandé de faire.

Casse-Cou et ses camarades répètent les prières du prêtre qui, la messe finie, prie pour les malades.

– Hosanna au fils de David. Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir.

Les prières dites, infirmières et brancardiers emmènent les malades et Casse-Cou demande à l'abbé Jean la permission d'aller visiter la maison de Bernadette, celle qu'elle occupait quand la Sainte Vierge lui est apparue.

Le malade et ses brancardiers s'en vont vers la haute ville, jusqu'à la rue des Petits-Fossés où se

trouve la maison que, par charité, on avait prêtée à la famille Soubirous et qu'on appelait « cachot » parce qu'elle avait servi autrefois de prison. En bas, une seule pièce, dont une étroite fenêtre donne sur une cour sombre avec un escalier de bois. Quand dans la salle du rez-de-chaussée la famille était réunie, souvent il n'y avait pas de place pour Bernadette qui ne réclamait jamais, alors elle s'asseyait sur le rebord de la fenêtre où il y avait une tablette sur laquelle était posée une petite statue de la Vierge en terre cuite, bien laide, comme on les faisait autrefois. Mais Bernadette se souvenait du visage resplendissant de Celle qui lui était apparue et ne voyait pas le visage un peu écorné de la statuette.

La voiture de Casse-Cou ne peut entrer dans la salle, la porte est trop étroite, mais comme elle est ouverte, le petit blessé peut apercevoir la vieille cheminée où Bernadette brûlait le bois mort ramassé près de la grotte de Massabielle.

Paul et Louis sont entrés dans l'humble logis et ils apprennent à Casse-Cou que sur la cheminée il y a un beau portrait de Bernadette à

l'âge où la Sainte Vierge lui est apparue. Elle a un joli visage de petite fille et tient dans ses bras un tout petit agneau que, paraît-il, a dit M. l'abbé, elle aimait particulièrement parce qu'il était un peu malade.

En poussant la voiture tout près de la porte, Casse-Cou réussit à voir sur la cheminée ce beau portrait de Bernadette. Mais il ne peut rester longtemps, les pèlerins arrivent, tous désirent voir les endroits où la sainte a vécu.

Casse-Cou et ses brancardiers retournent à l'hôpital, passent au milieu de cette foule qui ne cesse de chanter et de prier, de nombreuses voitures où sont allongés de grands malades vont vers la grotte, Casse-Cou aimerait bien y retourner mais il sait que l'après-midi il sera plongé dans la piscine et qu'ensuite on le conduira à la basilique, sur la place du Rosaire où le Saint-Sacrement passera au milieu des malades que la souffrance et la foi ont amenés à Lourdes.

Il faut être raisonnable et ses brancardiers qui ont reçu les ordres de l'abbé Jean ne céderaient pas.

À l'hôpital, bon déjeuner, bon repos, et à quatre heures Louis, Paul et leur malade bien émus suivent la procession qui sort de l'hôpital.

La plongée dans la piscine est la dernière épreuve, épreuve qui inquiète Casse-Cou, car depuis son accident il déteste l'eau froide. Qu'importe, c'est pendant les minutes qui précèdent ces cérémonies que les malades, les parents, les amis doivent se recueillir.

Casse-Cou est heureux, d'un bonheur inconnu, si paisible, sa petite âme a vraiment quitté la terre, elle est près de Celle qui a voulu descendre du ciel et qui a choisi comme messagère la plus humble des petites filles, une pauvre bergère.

Les jeunes brancardiers arrêtent la voiture de Casse-Cou devant la piscine, des hommes, les infirmiers avec une douceur maternelle s'emparent de Casse-Cou, enlèvent le corset de cuir qui a remplacé le corset de plâtre, et plongent le jeune malade dans la piscine où l'eau est bien froide, ce que Casse-Cou redoutait.

Il a fermé les yeux, les mains jointes, il reste quelques secondes dans cette eau que la Sainte

Vierge a fait jaillir et son bonheur est tel qu'il ne s'aperçoit même pas qu'on l'en retire, qu'on l'essuie, que les brancardiers lui remettent le terrible corset qu'il garde jour et nuit, et il se retrouve dans sa voiture avec Louis et Paul qui anxieux l'attendaient.

Bien vite ils l'interrogent :

– Tu n'as pas eu trop froid ?

– Tu n'as rien ressenti ?

– Non, mais j'étais heureux, si heureux que je ne pourrai plus jamais l'être davantage. Les *Ave Maria* qu'on chante dans la montagne venaient jusqu'à moi et les voix étaient si belles, si pures, que je croyais être entouré d'anges, au paradis.

Et il répète :

– Je crois que je ne serai jamais plus heureux !

Louis et Paul sont contents, mais ils n'osent parler de guérison, il ne faut pas troubler ce bonheur dont Casse-Cou leur parle et qui est inscrit sur son visage.

En arrivant sur l'esplanade, la foule des malades est déjà là et les invocations se succèdent

dans toutes les langues.

L'abbé Jean fait placer la voiture de Casse-Cou avec les grands malades et à peine sont-ils installés que la cérémonie commence.

Des jeunes filles portant un voile blanc précèdent l'ostensoir d'or tenu par un évêque qui le passe lentement au-dessus des malades, pendant que le Parce Domine, chanté par des milliers de voix supplie la Sainte Vierge, puis la bénédiction est donnée.

Casse-Cou est si ému qu'un grand frisson l'agite et l'abbé Jean qui le surveille dit à ses deux brancardiers qu'il faut l'emmener de suite à l'hôpital, peut-être a-t-il eu froid en étant plongé dans la piscine. Mais Casse-Cou répond :

– Si vous voulez, M. l'abbé, je vais retourner à l'hôpital, mais je suis heureux, si heureux que je ne peux vous l'expliquer.

– Tais-toi, va te mettre au lit, demande une boisson chaude, j'irai te voir tout à l'heure.

Et les jeunes brancardiers, un peu inquiets, obéissent aux ordres de l'abbé Jean.

Et quand une heure après le prêtre ramène les malades de Montmartre, l'infirmière major se précipite et lui apprend que son jeune protégé, Pierre Renard, désire qu'on enlève son corset de cuir qu'il n'a jamais quitté et qu'il réclame M. l'abbé. Il n'a pas voulu dire autre chose.

Le prêtre questionne :

– Est-il bien, pas de fièvre ? Sur l'esplanade je lui ai trouvé une figure si étrange, que j'ai voulu qu'on le ramène à l'hôpital, j'avais peur qu'il ait pris froid à la piscine.

– Je ne crois pas, répond l'infirmière, il m'a demandé une tasse de café au lait bien chaud, comme vous le lui aviez recommandé, il l'a bu avec un réel plaisir.

Et timidement, elle ajoute :

– Serait-ce le commencement d'un miracle ?

– Mademoiselle, je vous en prie, ne lui en parlez pas, si la grande espérance s'enfuyait il faut toujours craindre les désespoirs qui y succéderaient.

– Mais il a une joyeuse figure et ne cesse de

répéter : je suis heureux, heureux comme je ne l'ai jamais été.

– Le docteur vient à quelle heure ?

– Je lui ai téléphoné pour lui demander la permission d'enlever le corset de votre malade, il me l'a donnée, à la condition qu'il ne s'asseye pas et que surtout il ne tente pas de se lever.

– C'est bien, j'attendrai le docteur.

L'abbé Jean s'approche du lit de Casse-Cou où Louis et Paul montent la garde. En apercevant le prêtre, Casse-Cou s'écrie :

– Monsieur l'abbé, venez près de moi, tout près. Je ne l'ai encore dit à personne. Ce que je vais vous apprendre c'est vous qui devez le savoir le premier. Mes jambes ne sont plus deux morceaux de bois, elles vivent comme autrefois, je peux les remuer dans mon lit et mon dos ne me fait plus mal.

Et, avec une exaltation joyeuse, Casse-Cou ajoute triomphant :

– Je crois que je pourrais me lever et essayer de marcher. Je tiendrais debout, il faudrait me

soutenir pour commencer mais après, je m'en irai tout seul, oui, tout seul, comme avant mon accident. Monsieur l'abbé, je veux me lever.

Effrayé par l'état nerveux du petit malade, le prêtre comprend qu'avant tout, il faut le calmer. S'il tombait pendant ces essais, il en serait responsable.

– Attendons le docteur, dit l'abbé Jean dont la voix trahit l'émotion, quand il sera là et qu'il l'aura permis tu te lèveras. Nous allons faire la prière du soir et dire le chapelet jusqu'à son arrivée.

Très raisonnable, essayant de modérer l'immense joie qui est en lui, Casse-Cou prend son chapelet, joint les mains pour prier. Que ne doit-il pas faire pour Celle qui l'a peut-être guéri, cette chère Sainte Vierge venue à Lourdes pour consoler ceux qui souffrent.

La prière dite par tous les malades de la salle, le chapelet à peine commencé, le docteur arrive et tout de suite il vient près du lit de Casse-Cou.

– Que se passe-t-il, lui demande-t-il, tu veux

enlever ton corset, tu désires te lever ?

Et Casse-Cou, les mains jointes, tenant son chapelet, s'écrie :

– Docteur, je crois, j'ai peur, je n'ose vous le dire... que je vais guérir... que je suis guéri ! Mes jambes, que je ne pouvais remuer, circulent dans mon lit.

Et levant le drap qui recouvre Casse-Cou le docteur craintif, lui aussi :

– Ne t'emballe pas, s'il te plaît, après tu aurais trop de chagrin. Je vais t'examiner.

Il relève les jambes du pyjama et tâte, puis pince vigoureusement les mollets. Et tout heureux, Casse-Cou s'écrie :

– Docteur, pas si fort, vous me faites mal ! Souriant, presque aussi heureux que le malade, le médecin répond :

– Apprête-toi à souffrir !

Et, se tournant vers l'infirmière qui est à côté de lui, il ajoute :

– Donnez-moi une aiguille stérile.

Une aiguille ? Que va-t-on faire à Casse-Cou se demandent Louis et Paul, avec angoisse, ils suivent l'examen qui peut-être affirmera la guérison de leur ami, la pauvre victime de deux méchants garçons.

Aiguille en main, le docteur pique le pied du malade en l'interrogeant :

– Sens-tu ce que je te fais ?

– Oui, répond Casse-Cou en riant, vous avez piqué le troisième doigt de mon pied gauche.

– Et maintenant ? reprend le docteur qui continue son examen.

– Ce sont les doigts du pied droit, le talon à présent.

– Parfait, c'est certain, tes jambes vont beaucoup mieux. Tu vas t'asseoir sur ton lit et mettre tes pieds près du sol. Il faut être prudent et changer doucement la circulation du sang.

Et Casse-Cou, près de l'épreuve finale, tout pâle, tremblant, dit d'une voix pleine d'angoisse :

– Me lever sans mon corset ?

– Mais je suis là, reprend le docteur furieux devant l’hésitation du gamin.

Et comme Casse-Cou obéissant bafouille :

– J’ai peur, oui, j’ai peur, je ne peux pas croire que je suis guéri.

Dans la salle où vingt malades sont réunis, le silence est impressionnant, il ne parvient par les fenêtres ouvertes que le chant des cantiques, *Ave, ave Maria*, et que Casse-Cou murmure pour avoir le courage d’obéir.

Toutes les têtes des pèlerins sont tournées vers le lit où sûrement il se passe quelque chose, et comprenant qu’il faut assister cet enfant infirme qui va essayer de marcher, doucement, lèvres presque closes, ils répètent le cantique que la montagne leur envoie. *Ave, ave Maria...*

D’une voix qui retentit dans toute la salle le docteur ordonne :

– Debout, maintenant, ne crains rien, je suis là, l’infirmière aussi et tes deux brancardiers, avec tout ce monde qui t’entoure tu ne tomberas pas.

Et Casse-Cou, étourdi, les yeux fermés

murmure encore une fois :

– J’ai peur, oui j’ai peur...

L’abbé Jean très ému s’écrie :

– Toi, peur, cela m’étonne !

– Mais si j’étais un faux miraculé, M^{me} la Vierge ne serait pas contente.

– Pas de discours, reprend le docteur, lève-toi.

Les genoux de Casse-Cou fléchissent, mais il se redresse immédiatement et repoussant les mains qui se sont tendues vers lui s’écrie d’une voix qui sonne comme un clairon :

– Je peux marcher, je suis guéri !

Et reprenant le cantique de Lourdes, seul il fait quelques pas dans la salle eu chantant avec les pèlerins de la montagne et ceux de la salle :

– *Ave, ave Maria...*

L’abbé Jean a les yeux pleins de larmes, le docteur qui suit les premiers pas du miraculé est aussi très ému, Louis et Paul pleurent à chaudes larmes et comprennent qu’ils sont pardonnés. Ils répètent *Ave, ave Maria* qui exprime mieux que

n'importe quelle parole leur reconnaissance. La Sainte Vierge les a exaucés !

Le docteur ne permet pas d'imprudences et Casse-Cou est prié de retourner à son lit, et en trébuchant un peu, seul, il obéit et se recouche, très fatigué. La joie, l'émotion ont eu raison de sa résistance, il ferme les yeux à bout de forces en murmurant : maman. Il pense à celle qui, restée à Paris, doit tant prier pour que la Sainte Vierge guérisse son enfant.

– Maman, reprend le docteur, tu la verras bientôt et on va te faire une bonne piqûre d'huile camphrée pour te remonter et demain tu pourras aller à la grotte sur tes deux jambes, tu lui dois bien cela.

En s'asseyant seul sur son lit, Casse-Cou reprend :

– Non, docteur, ce n'est pas demain que j'irai, c'est ce soir, je ne veux pas dormir sans avoir remercié la Sainte Vierge. Je ne marcherai pas, mes brancardiers me conduiront dans ma voiture, une petite prière, je ne vous demande que cela, mais accordez-le-moi.

Le miraculé, il est miraculé, répètent les malades de la salle, il faut qu'il vienne avec nous à la procession de ce soir.

Et le docteur qui voit tous ces visages marqués par la souffrance, éclairée par la joie d'un autre, répond en se tournant vers l'infirmière :

– Une courte procession, mademoiselle, et après une bonne nuit. Il repart demain soir, il ne faut pas le fatiguer.

En s'approchant de l'abbé Jean, il lui dit :

– Demain matin vous conduirez votre miraculé au bureau médical pour contrôler cette guérison sur laquelle, je vous l'avoue, je ne comptais pas, car les vertèbres me semblaient bien peu solides. Je suis content, ce gamin me plaisait et cette guérison le marquera pour la vie.

Et l'abbé Jean, rayonnant, répond :

– C'est notre enfant de chœur de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, il semblait ne pas mériter l'épreuve qui lui a été imposée, épreuve qui a sauvé deux âmes. Il ne faut pas chercher à comprendre, mais s'incliner devant la volonté de

notre Maître.

Et le soir, en tête de la procession qui sort de l'hôpital, derrière l'abbé Jean, Casse-Cou dans sa petite voiture tenant un cierge entouré d'une collerette de papier s'en va vers la grotte en chantant.

La nuit est venue, et sur les versants des montagnes qui entourent Lourdes, des feux courent, descendent, montent, ils vont vers la basilique, les pèlerins chantent sans repos *Ave, ave Maria*, et le cri qui vient de leur cœur affirme leur foi : *Credo in unum Deum*.

Casse-Cou est émerveillé, toutes ces lumières qui scintillent lui semblent être des étoiles qui se sont échappées du ciel, mais il lève la tête et il les aperçoit dans la nuit sombre, aussi brillantes que d'habitude. Les pèlerins avec leurs cierges vont à la basilique, s'arrêtent sur l'Esplanade du Rosaire, retournent à la Grotte, prier, implorer, remercier, car les guérisons de Lourdes ne sont pas seulement celles du corps.

Louis et Paul, ces anciens « méchants » savent ce soir qu'ils n'oublieront jamais leur voyage à

Lourdes et cette guérison de Casse-Cou qui a été leur absolution.

Courte procession, l'abbé Jean se souvient que demain soir tous les malades seront dans le train, il faut que leur dernière nuit à l'hôpital soit une nuit reposante.

Il est certain que les pèlerins vont bien dormir, ils ont vu un miracle, Lourdes transforme tellement les cœurs que pas un n'éprouve pour le petit « miraculé » de la jalousie. Ils se réjouissent de son bonheur, espérant que peut-être, un jour, leur tour viendra, car l'an prochain, s'ils ne sont pas guéris ils pourront revenir. On ne quitte jamais Lourdes sans emporter avec soi l'espérance, une des plus belles vertus de la religion chrétienne.

L'arrivée des trains venant de Lourdes amène toujours dans la cour de la gare d'Austerlitz de nombreuses ambulances qui viennent reprendre les malades qu'ils ont amenés il y a deux jours. Les parents, les amis des pèlerins sont sur les quais, car tous ont hâte de voir si ceux qui ont fait le, voyage reviennent sinon guéris, du moins

améliorés.

M^{me} Renard, le Père Charles, Jérôme, sont là, dans cette foule, ils ne se quittent pas, et tâchant d'approcher le plus possible du quai où le train blanc, le premier qui est annoncé, va arriver.

Au dernier moment où le train entre en gare M^{me} Durnal arrive près d'eux ayant eu bien du mal à les découvrir. Elle est venue avec sa voiture qui pourra suivre l'ambulance ramenant au Foyer le cher Casse-Cou.

M^{me} Durnal pense à tout ce qui peut consoler ses amis, Casse-Cou s'en est allé avec le grand espoir de guérir, si la guérison n'a pas été accordée la déception sera grande pour la mère et l'enfant, il faut les entourer.

Le train est arrêté. Brancards et brancardiers sont là et eux seuls ont le droit de passer. Les parents font la haie, dans le hall jusqu'à la sortie pour voir celui ou celle qu'ils attendent avec tant d'anxiété.

M^{me} Renard et M^{me} Durnal sont l'une près de l'autre, en face le Père Charles et Jérôme et dès

que les brancards apparaissent avec les malades, ils se penchent avec une curiosité angoissée cherchant le petit visage de Casse-Cou.

Mais les brancards passent à un rythme assez rapide, car tout est admirablement organisé. Les jeunes secouristes sont là, des bénévoles qui ont sacrifié un jour de leurs vacances, sacrifice fait avec joie, car tout don de soi vous donne du bonheur.

Les malades continuent à défiler, les parents retrouvent celui qu'ils sont venus attendre, mais M^{me} Renard s'inquiète, Casse-Cou, très malade, a-t-il dû retarder son départ ? Elle ne veut pas s'attarder à cette pensée, car elle est certaine que l'abbé Jean l'aurait prévenue. Elle a reçu une simple carte hier où Casse-Cou lui disait : « Bon voyage, tout va bien » et depuis, rien ! Et c'est hier qu'il a dû être plongé dans la piscine, faire la procession et être béni.

Les brancards ne passent plus, voici les malades qui marchent, soutenus par les brancardiers, les jeunes enfants aveugles que des religieuses guident et enfin voici l'abbé Jean avec

tous les malades de Montmartre, et marchant au milieu d'eux Casse-Cou est là, avec les deux « méchants ».

– M^{me} Renard a un cri de joie et son émotion est telle qu'elle se cramponne au bras de M^{me} Durnal en disant :

– Pierre, Pierre, mon enfant ! Il est là, il marche comme avant ! Merci, merci Notre-Dame de Lourdes, grâce vous soit rendue !

Casse-Cou a aperçu sa mère et comme l'abbé Jean le lui permet, il court, oui il court, vers elle, en tendant les bras et s'écrie :

– Maman, maman, je suis guéri !

Le Père Charles, Jérôme viennent les rejoindre et dans ce groupe qui contemple leur malade tous les yeux sont pleins de larmes, la joie autant que la douleur amène les mêmes réactions.

Il n'est plus question pour Casse-Cou d'ambulance. Avec quelle joie M^{me} Durnal l'emmène vers sa voiture où ils pourront tous se caser, mais au moment où ils s'installent, Casse-Cou s'aperçoit que Louis et Paul, les anciens

méchants, ne sont pas là, sans doute ils ont voulu rester avec l'abbé Jean afin de l'aider jusqu'à Montmartre ?

Casse-Cou regrette de les avoir quittés si brusquement, mais quand il a vu sa mère il a tout oublié. Il connaît leur adresse et cet après-midi il ira avec M^{me} Renard les remercier de tous les soins qu'ils lui ont prodigués pendant le pèlerinage. Il a complètement oublié que s'il faisait ce voyage c'était à cause de leur mauvaise action.

Lourdes transforme les cœurs, ceux qui sont méchants guérissent et ceux qui ont déjà pris une bonne route montent souvent jusqu'à la Croix, cette croix qui leur rappelle qu'il faut tout comprendre, tout pardonner.

Le dimanche suivant le retour de Casse-Cou, Jérôme, Louis et Paul arrivent de bonne heure au Foyer. Casse-Cou, complètement rétabli a repris après l'avis du docteur Malave, sa vie habituelle et avec une joie immense il est de nouveau en service à la basilique et ce dimanche, l'abbé Jean l'a désigné pour servir la grand-messe.

Jérôme, Louis et Paul sont venus au Foyer le chercher, et M^{me} Durnal a insisté pour qu'ils prennent le funiculaire pour monter et descendre, elle n'a pas voulu que Casse-Cou passe par les terribles escaliers. Elle a pensé aussi que ce serait pour Louis et Paul, devenus si gentils, un terrible souvenir et qu'il valait mieux le leur éviter.

Tous les quatre, le visage heureux, souriant malgré eux tant ils sont contents, s'en vont vers le funiculaire, caché par les arbres, et Casse-Cou en s'asseyant affirme qu'ils sont de mauvais pèlerins, parce que la montée des longs escaliers oblige à réfléchir. Mais Jérôme, Louis et Paul protestent, ils ont une immense reconnaissance pour Celui qui a envoyé un jeune missionnaire leur montrant la route qu'il fallait suivre.

– Casse-Cou, dit Jérôme, tu dois croire que tous les trois nous n'oublierons jamais ce que tu as fait pour nous et si l'un de nous, par hasard, l'oubliait, les deux autres le ramèneraient où tu as voulu qu'on soit et qu'on reste. Tu es un miraculé de Lourdes, mais tes deux brancardiers le sont aussi, et moi comme je suis ton ami peut-être que

M^{me} la Sainte Vierge ne m'oubliera pas. Maman sort demain, guérie, du sanatorium et M^{me} Durnal lui a trouvé une loge de concierge, deux grandes pièces et cuisine où elle n'aura qu'à surveiller et s'occuper du courrier. La basilique du Sacré-Cœur et la Grotte de Lourdes sont à jamais dans nos cœurs, tu peux en être certain.

Le visage rayonnant de bonheur avec des yeux éblouis qui contemplant le sanctuaire, Casse-Cou répond gravement :

– Vous avez raison, vous êtes aussi des miraculés.

Ils quittent le funiculaire, montent quelques marches conduisant au portail. Les cloches se mettent à sonner, l'enfant de chœur doit se hâter.

Ils entrent dans la basilique, prennent de l'eau bénite, passent rapidement devant le fameux tronc où Jérôme a été découvert et s'installent au premier rang, devant le maître-autel. Il leur semble qu'aujourd'hui dans le sanctuaire, ils ont tous les droits. Trois chaises sont retenues pour M^{me} Durnal, M^{me} Renard et le Père Charles, tous les amis doivent être de la fête : Casse-Cou, le

miraculé arrive de Lourdes !

Il se dirige rapidement vers la sacristie et quelques minutes après, l'orgue retentit et le cortège des enfants de chœur apparaît, suivi des prêtres. Casse-Cou marche le premier, avec quelle joie il a revêtu l'aube blanche qu'il avait peur de ne jamais remettre !

En arrivant il aperçoit sa mère et ses amis. Ah ! comme il est heureux ! Il se rend compte de leur émotion qu'il partage. Avec toute sa foi il va servir cette grand-messe, une foi si haute, si belle, si pure, foi sanctifiée par Notre-Dame de Lourdes.

Cet ouvrage est le 372^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.